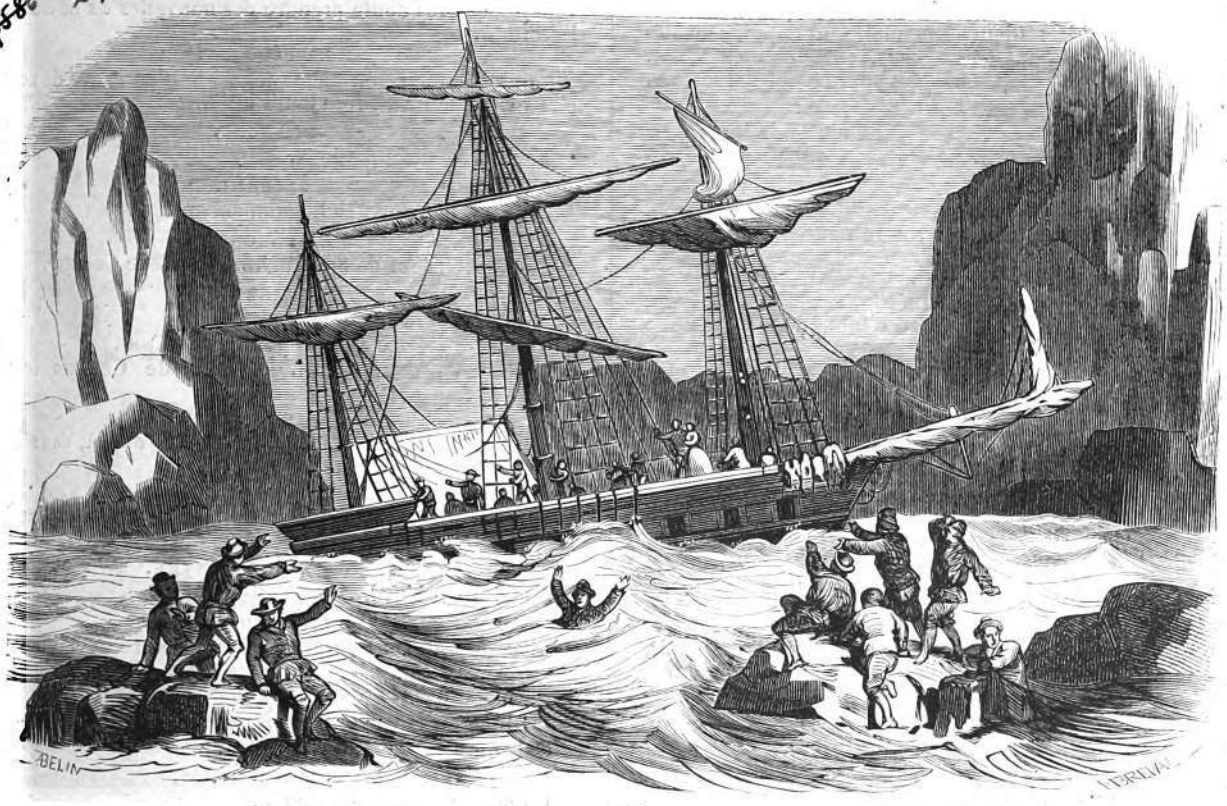
543

PRIX : 50 CENTIMES LIBRAIRIE DE MICHEL LEVY FRÈRES PRIX : 50 CENTIMES
RUE VIVIENNE, 2 BIS

287586 291786



LE NAUFRAGE DE LA PÉROUSE

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

PAR

MM. D'ENNERY, DE JALLAIS ET THIÉRY

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 7 mai 1859.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

DE LA PÉROUSE, commandant d'escadre	MM. Luguet.
CAGLIOSTRO	H. Vannoy.
GEORGES D'AUVRAY, lieutenant de vaisseau	Desrieux.
MATÉ-OUMO, chef d'une tribu sauvage	Maurice Coste.
DE SAVERNI	Charly.
MAGHA, sauvage	Hodin.
BONAVENTURE, garçon tailleur	Laurent.
MISAINE, matelot	Colbrun.
VA-DE-L'AVANT, matelot	Bousquet.
KOUROUKI, sauvage	Brichard.
CAMBUSIER, matelot	Marchand.
LE GRAND-MAT, matelot	Mercier.
CACHALOT, matelot	Lansoy.
LE PRÉSIDENT de l'assemblée nationale	Brémond.
LE GOUVERNEUR de Bretagne	Borsat.
LE SUPÉRIEUR des frères de N. D. de la Grâce	Desprovers.
UN CHIRURGIEN au service de la marine	Ernest.
UN DOMESTIQUE de Mme de Kerven	Sagedieu.
LE PETIT GEORGES, fils de Georges d'Auvray	Georges Artus.
UN NATUREL DE VANIKORO	Willemot.
AKAHIVA	Mmes Laurent-Desrieux.
BLANCHE DE KERVEN	Judith-Ferreyra.
LA MARQUISE DE KERVEN, sa sœur	Malvau.
UNE CENTENAIRE	Lagrange.
LA COMTESSE DE CHAZEUIL	Morin.
NICOLE	Philippe.
UNE SERVANTE	Louise.

Amis de la marquise de Kerven; Domestiques a son service; Servantes d'hotellerie; Matelots français; Saltimbanques; Musiciens; Sauvages des deux sexes; Enfants; Officiers de marine; Maréchaussée; Religieux, etc., etc.

Représentation, reproduction et traduction réservées.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

En Bretagne. Le parc du château de Kerven, situé à quelques lieues de Brest, sur le bord de la mer. Un pavillon à gauche. Au milieu du théâtre est une grande table en pierre; dessus, un vase en cristal rempli d'eau, avec des fleurs; bancs, sièges de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE KERVEN, BLANCHE, SAVERNI, entrant par le fond à gauche, NICOLE, assise et tricottant.

MADAME DE KERVEN.

Ainsi, monsieur de Saverni, vous espérez donc réussir?

SAVERNI.

Je le crois, madame la marquise; les rigueurs du règne précédent contre les parlements ont cessé; grâce au ciel, madame de Pompadour ne gouverne plus. Le roi Louis XVI est juste, et le premier ministre, M. de Vergennes, a bien voulu me promettre son appui, à mon dernier voyage à Versailles. Bientôt, j'en ai l'assurance, tous vos vœux seront comblés; bientôt M. de Kerven, votre père, recevra sa grâce et pourra rentrer en France.

MADAME DE KERVEN.

Ah! si vous disiez vrai, monsieur!

BLANCHE.

Mon père!... il reviendrait parmi nous!

NICOLE.

Mon excellent maître!...

MADAME DE KERVEN.

Nous pourrions le revoir après un si long exil! Hélas! depuis cette cruelle proscription, quelle a été notre vie à ma

Digitized by Google

sœur et à moi?... A peine mariée à M. Henri de Kerven, mon cousin, j'ai vu la mort s'abattre sur notre famille comme l'exil s'y était abattu déjà, j'ai vu mourir ma mère et mon mari, et nous sommes restées, Blanche et moi, sans appui, sans défenseur. Oh! le ciel nous doit bien le retour de mon père... pour effacer toutes nos souffrances et pour sécher nos larmes.

SAVERNI.

Déjà un premier acte de clémence, ou plutôt de justice, est venu couronner nos efforts... Le séquestre qui pesait sur vos biens a été levé...

MADAME DE KERVEN.

Et cela, grâce à vous, monsieur, à votre généreux dévouement.

SAVERNI.

Oh! n'en exagérez pas trop le mérite, madame!... (Regardant Blanche.) Peut-être s'y mêlait-il un peu d'intérêt.

BLANCHE, à part.

Que dit-il?

MADAME DE KERVEN.

Il n'importe, monsieur... et ça nous a été un grand bonheur à nous, pauvres femmes oubliées au fond de la Bretagne, de rencontrer tout à coup un protecteur...

BLANCHE.

Tu oublies, ma sœur, quelqu'un qui s'est associé à cette noble tâche.

MADAME DE KERVEN.

Oui, M. Georges d'Auvray...

SAVERNI, à part.

Elle ne l'oublie pas, elle... (Haut.) Le meilleur de mes amis, et qui vous a servies avec une chaleur égale à la mienne. (Blanche devient très-attentive.) Oui, nous étions deux, enflammés du même zèle, deux poursuivant le même but... et, je dois l'avouer, ambitionnant en secret la même récompense.

BLANCHE, à part.

Que signifie?...

SAVERNI, à part.

Elle a pâli... (Haut.) Mais cette rivalité, loin de diminuer notre ardeur, n'a fait que l'accroître. « Au plus heureux! » ai-je dit à Georges; et comme ces chevaliers du vieux temps qui luttaient à armes courtoises pour le cœur d'une belle châtelaine, nous avons multiplié nos efforts... Par malheur un bien funeste événement est venu arrêter l'un de nous au milieu de sa course...

MADAME DE KERVEN.

Oui, ce guet-apens infâme dont M. Georges a été victime, il y a un mois, en arrivant à Brest...

NICOLE.

Pauvre jeune homme!... blessé, laissé pour mort, le soir, à vingt pas de ce château...

MADAME DE KERVEN.

Heureusement sa blessure n'était pas mortelle, et grâce aux soins qu'il a reçus ici, il est à présent hors de danger.

SAVERNI.

Le ciel en soit loué!... mais seul j'ai pu retourner à Versailles, continuer les démarches au succès desquelles j'attache un si haut prix.

MADAME DE KERVEN, se levant.

Soyez sûr, monsieur, que notre reconnaissance ne vous manquera pas. Madame de Kerven se souviendra que c'est à vous qu'elle doit le bonheur de sa famille, et quelles que soient les espérances que vous ayez pu former...

BLANCHE, avec émotion.

Ma sœur!...

UN DOMESTIQUE, entrant et annonçant.

Monsieur de la Pérouse.

MADAME DE KERVEN.

Monsieur de la Pérouse! qu'il soit le bien venu!

SAVERNI, à part.

Si c'est toi qu'elle aime, Georges d'Auvray, mon parti est pris, et cette fois...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA PÉROUSE.

LA PÉROUSE, entrant et saluant.

Pardonnez-moi, madame la marquise, de troubler votre solitude.

MADAME DE KERVEN.

Je suis au contraire charmée de votre visite, monsieur; vous venez sans doute prendre des nouvelles de notre convalescent?...

LA PÉROUSE.

Le plus jeune et en même temps le plus brave de nos officiers. Comment va-t-il aujourd'hui?...

BLANCHE.

Mieux... beaucoup mieux.

SAVERNI.

Et j'en remercie le ciel, commandant.

LA PÉROUSE.

Ah!... monsieur de Saverni!... un ami de Georges.

SAVERNI.

Le plus dévoué, j'ose le dire.

LA PÉROUSE, lui tendant la main.

Touchez là, monsieur!... les amis de Georges sont les miens.

MADAME DE KERVEN.

Si vous désirez le voir, messieurs, il est là, dans ce pavillon.

LA PÉROUSE.

Pardon, madame la marquise... Mais j'aurais d'abord une faveur à vous demander.

MADAME DE KERVEN.

A moi, monsieur?... Et qu'est-ce donc?

LA PÉROUSE.

Je crains de vous paraître bien indiscret... En quelques mots, voici ce dont il s'agit. Vous savez, madame, que je suis sur le point d'entreprendre un long voyage.

MADAME DE KERVEN.

Oui, un voyage de découvertes...

SAVERNI.

Un voyage autour du monde.

LA PÉROUSE.

Or, avant de m'embarquer, je dois me rendre à Versailles pour recevoir les dernières instructions de Sa Majesté: ce soir même je me mets en route.

MADAME DE KERVEN.

Eh bien, monsieur, à quoi puis-je vous être bonne?...

LA PÉROUSE.

Vous pouvez, madame la marquise, donner l'hospitalité, en mon absence à une jeune fille, qui m'a été confiée, et que je ne puis ni laisser seule à Brest ni emmener avec moi à la cour.

MADAME DE KERVEN.

Une jeune fille?...

LA PÉROUSE.

Une pauvre étrangère qu'un navigateur de mes amis a ramenée, il y a une dizaine d'années, d'une des îles de l'Océanie.

SAVERNI.

Une femme sauvage?...

LA PÉROUSE.

A peu près; car, bien qu'élevée en France, Akahiva n'a pu se plier à nos mœurs, à nos coutumes. Elle regrette sa patrie. Aussi ai-je résolu de prendre la pauvre enfant à mon bord et de la rendre à sa terre natale, si le bonheur veut que je la retrouve pendant le cours de mon voyage.

MADAME DE KERVEN.

En effet, ce sera une œuvre charitable.

BLANCHE.

Votre protégée m'inspire déjà le plus vif intérêt.

MADAME DE KERVEN.

Amenez-la, monsieur; nous avons appris à compatir aux douleurs de l'exil; nous nous efforcerons de les lui faire oublier...

BLANCHE.

De consoler un peu cette pauvre âme affligée.

LA PÉROUSE.

Mille grâces, mesdames. Aujourd'hui même, puisque vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous la présenter. Mais d'abord je vais serrer la main à notre blessé. (Blanche passe à gauche.)

MADAME DE KERVEN.

C'est cela; Blanche va vous accompagner, et moi je vais re-

Digitized by Google

trouver quelques-uns de mes amis accourus sur la nouvelle de notre présence en Bretagne. M'accompagnez-vous, monsieur de Saverni?

SAVERNI, allant à madame de Kerven.

Oui, madame; mais vous m'excuserez, j'ai hâte de retourner à la ville, où j'attends d'un moment à l'autre des dépêches qui vous intéressent. Je verrai Georges à mon retour.

MADAME DE KERVEN.

Allez donc, monsieur... et puisse le ciel réaliser vos espérances!... (Saverni s'incline et sort par le fond avec madame de Kerven, la Pérouse Blanche entrent dans le pavillon.)

SCÈNE III.

NICOLE, puis MISAINE.

NICOLE, seule, regardant sortir Saverni.

C'est drôle!... cet homme-là avec ses belles protestations, il ne me revient pas, à moi.

MISAINE, entrant.

Bonjour, mam'zelle Nicole.

NICOLE.

Misaine!

MISAINE.

Oui, c'est moi, Jean-Benoît Battandier, *dit* Misaine,—originaire de Lyon la jolie; mais il n'y paraît plus, j'ai perdu mon accent; — de plus, apprenti amiral à bord de l'*Astrolabe*, votre amoureux et...

NICOLE.

Et le plus superstitieux des matelots.

MISAINE.

Pertitieux! moi! — Ah! oui, vous croyez que je suis pertitieux parce que je me méfie des mauvais sorts et que je crois aux pronostics.

NICOLE.

Vous êtes fou, Misaine!

MISAINE.

Mais, tenez, le jour où mon pauvre lieutenant a failli être tué...

NICOLE.

Eh bien!

MISAINE.

J'avais rencontré un corbeau!...

NICOLE.

Après?

MISAINE.

Après? Pourquoi que le destin aurait fait les corbeaux tout noirs si ça n'était pas signe de deuil? Ah!...

NICOLE.

Est-il assez bête!

MISAINE.

Mais non, expliquez-moi ça; pourquoi qu'il les a fait tout noirs si ce n'est pas signe de deuil?...

NICOLE.

Ah! tenez, c'est trop fort! — Voyons, qu'est-ce que vous venez faire ici?

MISAINE.

Je vous apporte des nouvelles de M. Georges, mon lieutenant.

NICOLE, étonnée.

Vous apportez de ses nouvelles?

MISAINE.

Oui.

NICOLE.

Ici?...

MISAINE.

Oui.

NICOLE.

A nous, qui n'avons pas cessé de le soigner depuis le jour où il a failli être tué sur la plage, sans que l'on sache par qui?...

MISAINE.

Oui.

NICOLE.

Est-ce que vous devenez fou?...

MISAINE.

Oui... (Se reprenant.) Non.

NICOLE.

Alors, dites-moi que vous venez demander comment va M. Georges.

MISAINE.

Vous êtes naïve, Nicole; vous croyez savoir comment va le malade par tout ce que vous dit le médecin.

NICOLE.

Dame!

MISAINE.

Mais moi, Nicole, c'est par le destin que je sais son véritable état.

NICOLE.

Par le destin! encore vos bêtises!

MISAINE, avec force.

Non, Nicole, c'est pas des bêtises; la destinée de mon lieutenant est liée à la mienne : seulement elles tirent en sens contraire. — Quand je suis triste, il est gai; quand je me porte bien, il est malade. — Chaque fois qu'il m'arrive une bonne aubaine, y a sous le vent quéque guignon pour lui. — Tenez, le jour qu'on le fait enseigne... patatra! je dégringole du grand mât de perroquet et je me flanque une entorse! Et quand il a été nommé lieutenant, donc!... J'avais une dispute dans un cabaret avec un grand gaillard qui m'a cassé trois dents.

NICOLE.

Trois dents?

MISAINE.

Une... là... au fond... et les deux autres dans la bouche du cabaretier, qui était venu pour mettre le holà.

NICOLE, riant.

Du cabaretier!...

MISAINE.

Enfin, quoi, si nous nous marions tous les deux, et que sa femme lui *soye* fidèle, je suis tranquille, mon affaire est claire!...

NICOLE, avec impatience.

Enfin, enfin... qu'est-ce qui vous fait croire que vous savez mieux que nous l'état de M. Georges?...

MISAINE.

Voilà! Vous avez connu ma tante Vaudoré, n'est-ce pas?

NICOLE.

Non.

MISAINE.

Qui était brune, avec un œil noir et un œil vert, qui m'envoyait de l'argent chaque fois qu'elle se coupait les cheveux, et qui portait perruque depuis sa naissance?...

NICOLE.

Eh bien...

MISAINE.

Eh bien! elle est morte. C'était pas trop bon signe pour mon pauvre lieutenant!... (Avec joie.) Mais elle m'a déshérité, la malheureuse... je suis déshérité!... C'est ce qui fait que je vous annonce que M. Georges est en pleine guérison.

NICOLE.

C'est tout?

MISAINE.

Tout.

NICOLE.

Matelot Misaine.

MISAINE.

Mam'zelle Nicole?

NICOLE.

Je vous trouve encore plus bête aujourd'hui qu'hier.

MISAINE.

Bon!... heureusement que je pars bientôt, sans cela ça ne s'arrêterait pas...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA PÉROUSE, sortant du pavillon.

LA PÉROUSE, à la canonnade.

Allons!... à bientôt... je reviens!...

MISAINE.

Le commandant!...

LA PÉROUSE.

Ah!... c'est toi, mon garçon?... Tu sais que dans un mois nous partons et que je compte sur toi.

MISAINE.

Oui, commandant.

LA PÉROUSE.

C'est bien, au revoir!... (Il sort et se heurte avec Bonaventure, qui entre, un paquet sous le bras.) Imbécile! prenez donc garde!...

Digitized by Google

SCÈNE V.

MISAINE, NICOLE, BONAVENTURE.

BONAVENTURE, vexé.

Imbécile!... comment, imbé... (Reprenant.) Mais prenez garde vous-même, entendez-vous!... A-t-on jamais vu?... ce gentilhomme qui se permet... (Revenant et avec humeur.) Imbécile!

MISAINE.

Quel est cet olibrius?...

BONAVENTURE, le voyant.

Ah!... un marin, un matelot!... voilà mon affaire!... (S'approchant.) Pardon, mon brave... monsieur de la Pérouse, s'il vous plaît?

MISAINE, étonné.

Monsieur de la Pérouse?

NICOLE.

Mais vous venez de...

MISAINE, faisant signe à Nicole de se taire.

D'abord, qui êtes-vous?...

NICOLE.

Et qu'est-ce que vous lui voulez?...

BONAVENTURE.

Ah!... c'est juste!... Qui je suis? Prosper Bonaventure, premier garçon chez maître Barbichon, tailleur à Paris, rue des Marmousets. Ce que je veux? monsieur de la Pérouse, s'il vous plaît?...

MISAINE.

Permettez...

BONAVENTURE.

Je viens pour lui essayer un habit.

MISAINE.

Ici?...

NICOLE.

Dans ce château?

BONAVENTURE.

J'arrive de Paris pour ça.

MISAINE.

Comment vous venez pour ça de Paris, ici, à six lieues de Brest?...

BONAVENTURE.

Oui, mes amis... mon bonheur dépend de cette livraison.

MISAINE.

Contez-nous donc ça, mon bonhomme.

NICOLE.

Ça doit être bien intéressant.

BONAVENTURE.

Voilà! Vous saurez donc que depuis l'âge de raison je palpite pour la fille du patron, mademoiselle Bobinette.

NICOLE.

Bobinette!... en v'là un nom!...

BONAVENTURE.

C'est celui de cet ange... Or, il y a un mois, à son arrivée à Versailles, M. de la Pérouse a fait venir mon bourgeois pour lui commander un habit d'uniforme dont il était très-pressé, vu qu'il devait repartir prochainement.

MISAINE.

C'est la pure vérité.

BONAVENTURE.

Par malheur, tout entier à mes rêves d'hyménée, je poussais plus souvent des soupirs que mon aiguille; je contemplais Bobinette... et l'ouvrage n'avançait pas... Bref, un matin que seul avec elle à l'atelier je venais de quitter ma position de tailleur pour tomber à ses pieds, tout à coup, v'lan! j'en sens un autre... de pied... qui me touche assez brusquement. — Je me retourne et j'aperçois le patron!

MISAINE.

Aïe!...

BONAVENTURE.

« Malheureux! s'écrie-t-il, cet habit n'est pas terminé, et c'est aujourd'hui même que part M. de la Pérouse!... Arrange-toi comme tu pourras, misérable, mais s'il n'emporte pas son uniforme, apprête-toi à quitter ma maison, et renonce à jamais à la main de Bobinette! » — Il l'aura, que je réponds, il l'aura, nom d'un petit bonhomme! — Et aussitôt je saute sur mon établi...

NICOLE.

Vous achevez l'habit...

BONAVENTURE.

Auquel il ne manquait heureusement que les boutons. J'invoque Cupidon, j'embrasse Bobinette, et mon paquet sous le bras, je cours à Versailles, à l'hôtel de M. de la Pérouse.

NICOLE ET MISAINE.

Eh bien?...

BONAVENTURE.

Fatalité!... il venait de partir pour Brest.

MISAINE.

Pour Brest!...

BONAVENTURE.

Ma foi, les grands désespoirs enfantent les grandes résolutions. J'irai à Brest, que je dis... J'avais heureusement quelques louis dans ma poche, je prends une place dans la patache. Ah! mes enfants, quel vilain voyage!... J'étais assis entre deux nourrices dont les jeunes pensionnaires se comportaient bien mal à mon égard.

MISAINE.

Ah bah! est-ce qu'ils se seraient oubliés?...

BONAVENTURE.

Oui, le fleuve de l'oubli. Et des cahots donc! et quelle affreuse guimbarde! Enfin, après douze jours de cette atroce locomotion, nous arrivons à Brest. Là, j'apprends que le capitaine est ici, dans ce château. Encore six lieues à faire... et j'étais moulu!... n'importe! je ne perds pas de temps, j'accours, me voilà, et je vous dis : Monsieur de la Pérouse, s'il vous plaît?...

MISAINE.

Ma foi, c'est fâcheux pour vous, il n'est plus ici.

BONAVENTURE.

Plus ici!... plus ici... où est-il?...

NICOLE.

C'est lui qui sortait quand vous êtes entré.

BONAVENTURE.

Et vous ne me dites pas ça tout de suite!... et vous me faites raconter des histoires, au lieu de... Où puis-je le retrouver?...

NICOLE.

Dame! chez le gouverneur, je crois.

BONAVENTURE.

Chez le gouverneur? J'y cours!...

MISAINE.

Comment! chez le gouverneur de Bretagne?

BONAVENTURE.

Ça m'est égal!... je me jetterai à ses genoux, je lui dirai: Monseigneur, je vous demande bien pardon d'entrer chez vous sans me faire annoncer; mais il y va du bonheur de ma vie, du bonheur de Bobinette!... et il me permettra de faire essayer cet habit à M. de la Pérouse. Adieu, mes amis, adieu!... (Il sort vivement. Au même instant Georges et Blanche paraissent à la porte du pavillon.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BLANCHE, GEORGES.

BLANCHE, soutenant Georges.

Venez... asseyez-vous là... c'est votre place ordinaire.

GEORGES.

Que de reconnaissance je vous dois, mademoiselle!...

BLANCHE.

Ne parlons pas de cela. Guérissez-vous vite et nous serons tous bien payés de nos soins.

MISAINE.

Pour ce qui est de la guérison... sans vous commander, mon lieutenant, j'en réponds!

GEORGES.

Toi, Misaine?...

BLANCHE.

Que voulez-vous dire?

NICOLE.

Des bêtises, mademoiselle!

MISAINE.

Vous saurez donc, mon lieutenant, que ma vieille tante est défunte et qu'elle m'a déshérité.

GEORGES.

Eh bien?...

MISAINE.

Eh bien, un malheur pour moi, un bonheur pour vous; ça m'enchante, ce *déshéritage!*

GEORGES.

Brave garçon! tiens, voilà pour te consoler. (Il lui donne sa bourse.)

Digitized by Google

MISAINE.

Merci, lieutenant. (Regardant ce qu'elle contient.) Tant que ça! oh! non, non... c'est trop, faut prendre garde!

BLANCHE.

Prendre garde?... à quoi?...

MISAINE.

Dame, mademoiselle, si mon lieutenant me donnait un écu ou deux... il pourrait bien lui arriver quelque petit désagrément; mais ça ne serait pas grave... tandis qu'une bourse pleine... je serais presque riche... et le lieutenant aurait une rechute.

GEORGES.

Sois sans crainte! je réponds de moi maintenant. J'ai pour achever ma guérison l'espérance et le bonheur! (Il regarde Blanche.)

MISAINE.

Eh bien donc, bonne chance, mon lieutenant... et au revoir!

GEORGES.

Au revoir!

NICOLE, le reconduisant.

Venez, je vais vous ouvrir la porte qui donne sur la plage.

MISAINE, sortant.

Et votre cœur, Nicole... est-ce que vous ne l'ouvrirez pas à mon amour?...

NICOLE.

Mon cœur?... j'ai égaré la clef... Allons, venez-donc!... (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

GEORGES, BLANCHE.

GEORGES.

Blanche!... c'est à toi que je dois de vivre encore.

BLANCHE.

Non, Georges, c'est Dieu seul qui t'a sauvé, c'est lui qui a conduit mes pas sur cette grève ordinairement déserte, à l'heure où je t'ai trouvé évanoui, perdant tout ton sang par une horible blessure! Oh! j'ai cru que j'en deviendrais folle!...

GEORGES.

Et depuis ce jour, de quels soins touchants ne m'avez-vous pas entouré, toi et ta sœur!

BLANCHE.

Ma sœur! hélas! à son lit de mort, ma mère lui a transmis toute son autorité sur moi, et je tremble à chaque instant que son regard ne lise jusqu'au fond de mon âme!... Que de fois dans ces nuits d'angoisse, où je te croyais perdu, j'ai été au moment de lui laisser pénétrer mon secret! que de fois je me suis sentie prête à tomber à ses genoux et à lui dire: Ma sœur, prie Dieu avec moi pour qu'il ne meure pas! car ce n'est pas seulement tout le bonheur de ma vie qu'il emporterait dans la tombe, c'est aussi mon honneur, le tien et celui de mon père!...

GEORGES.

Et moi, Blanche, lorsque je me suis senti si voisin de la mort, je me suis cruellement reproché ma faute.

BLANCHE.

Mais quelle main criminelle a pu attenter à tes jours?...

GEORGES.

Je l'ignore. Je ne hais personne, et je ne me croyais pas d'ennemi. A mon retour de Versailles, je me hâtais d'accourir auprès de toi, lorsqu'un homme parait tout à coup et me barre le passage. Il était couvert d'un manteau noir, il avait un masque sur le visage, il tenait à la main une épée nue, et sans me dire une parole, sans me donner le temps de me défendre, le misérable s'élance sur moi, me frappe en pleine poitrine... et m'étend mourant à ses pieds.

BLANCHE.

Mais le ciel a eu pitié de mes larmes; il t'a rendu à la vie.

GEORGES.

Et bientôt mon plus doux espoir se réalisera... bientôt, vaincue par nos prières, par celles de M. de la Pérouse, notre ami, notre protecteur, madame de Kerven consentira à notre union, elle m'appellera son frère... — Silence! on vient!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME DE KERVEN, LE GOUVERNEUR DE BRETAGNE, LA COMTESSE DE CHAZEUIL, VOISINS, puis NICOLE.

MADAME DE KERVEN.

Veuillez passer par ici, messieurs. (A Blanche.) Blanche, c'est monsieur le gouverneur de la province, madame la comtesse de Chazeuil et quelques-uns de nos excellents voisins de campagne, qui nous font l'honneur de nous rendre visite.

BLANCHE, saluant.

Messieurs... madame la comtesse...

LA COMTESSE, l'embrassant.

Bonjour, ma toute belle!...

LE GOUVERNEUR.

Nous avons appris la réparation que Sa Majesté vient de vous accorder, madame la marquise, et les espérances que vous avez d'en obtenir une plus grande encore. Tous vos amis en ont ressenti une véritable joie... et nous avons voulu être des premiers à vous apporter nos félicitations.

MADAME DE KERVEN.

Cette marque de sympathie nous honore autant qu'elle nous touche, monseigneur; ma sœur et moi vous en remercions du fond de l'âme, au nom de M. de Kerven et au nôtre.

NICOLE, entrant.

Mame la marquise! mame la marquise!...

MADAME DE KERVEN.

Eh bien, qu'est-ce, Nicole?... que veux-tu?

NICOLE.

C'est un gentilhomme, un étranger, qui demande à vous parler.

MADAME DE KERVEN.

Un étranger?

NICOLE.

Il arrive de voyage, à ce qu'il dit, et vous apporte des nouvelles de M. le marquis.

MADAME DE KERVEN, avec émotion.

Des nouvelles de mon père?...

BLANCHE.

De mon père!

MADAME DE KERVEN.

Ah! qu'il vienne... qu'il vienne!... (Nicole sort un moment.)

NICOLE, revenant avec Cagliostro, à qui elle montre madame de Kerven.

Venez, monsieur... voici madame la marquise.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAGLIOSTRO.

CAGLIOSTRO, s'inclinant profondément.

Pardonnez-moi, madame, de me présenter chez vous à l'improviste; mais j'ai pensé qu'en faveur du motif qui m'amène... J'arrive de Hollande et je vous apporte une lettre de M. de Kerven.

MADAME DE KERVEN.

Une lettre! ah! donnez, monsieur, donnez Vous permettez, messieurs?...

LE GOUVERNEUR.

Comment donc!

MADAME DE KERVEN, la prenant et l'ouvrant, et à Blanche.

Des souvenirs affectueux pour nous... des vœux pour notre réunion... de profonds regrets d'être éloigné de sa patrie.

BLANCHE.

Pauvre père!

MADAME DE KERVEN, à Cagliostro, en s'asseyant.

Vos affaires vous appelaient en Bretagne, monsieur?

CAGLIOSTRO, s'asseyant aussi.

Non, madame. Je me rends à Paris. Mais l'affection, l'estime que m'a inspirées M. de Kerven, m'ont déterminé à changer mon itinéraire.

MADAME DE KERVEN.

Ah! merci de cette preuve d'intérêt, monsieur.

CAGLIOSTRO.

Intérêt qui ne vous surprendra pas, madame, quand je vous aurai dit que j'ai été, il y a deux cent soixante-cinq ans, l'ami, le compagnon de l'un des aïeux du marquis de Kerven.

MADAME DE KERVEN, étonnée.

Vous, monsieur?

CAGLIOSTRO.

Oui, madame; Guy de Kerven, un brave gentilhomme breton, que j'ai eu l'honneur de rencontrer lors de l'entrevue de François Ier et de Henri VIII au camp du Drap d'or.

MADAME DE KERVEN.

Comment!.. que dites-vous?..

Digitized by Google

GEORGES.

Au camp du Drap d'or!... en 1520!...

CAGLIOSTRO, du ton le plus naturel.

Le 1er août 1520, un jeudi, si j'ai bonne mémoire. Il faisait fort beau temps.

LE GOUVERNEUR.

Pardon, monsieur, mais il y a près de trois cents ans de cela.

CAGLIOSTRO.

Sans doute.

LA COMTESSE, riant.

Quel âge avez-vous donc, monsieur?

CAGLIOSTRO.

Je ne saurais vous le dire au juste, madame. Mais je puis vous affirmer une chose, c'est que j'ai connu Charlemagne, Mahomet, et que je combattais aux côtés d'Alexandre, au siége de Tyr.

GEORGES.

Au siége de Tyr!

MADAME DE KERVEN.

Mais qui donc êtes-vous, monsieur?...

CAGLIOSTRO, se levant et saluant.

Le comte de Cagliostro.

TOUS.

Cagliostro!...

LE GOUVERNEUR

Ah!... fort bien, je comprends!... le système de la transmigration des âmes!... Ma foi, M. de Cagliostro, je savais bien que vous étiez sorcier, mais j'ignorais que vous fussiez immortel!

CAGLIOSTRO.

Immortel?... non!... L'âme seule est immortelle, monsieur. La vôtre a oublié et la mienne se souvient, voilà tout.

GEORGES.

Vous pardonnerez à mon incrédulité, mais je pense qu'il en est un peu de tout cela comme du fameux baquet de Mesmer, cette jonglerie à la mode, que l'on appelle le magnétisme.

CAGLIOSTRO.

Ah! vous ne croyez pas au magnétisme?

GEORGES.

Je ne crois pas à l'impossible.

CAGLIOSTRO.

Et si je vous disais, monsieur, que le magnétisme, que vous niez, n'est point une science vaine?

TOUS.

Oh!...

CAGLIOSTRO.

Tenez, il y a quelque temps, à Versailles, j'ai rencontré en compagnie de M. de la Pérouse, une jeune fille, une étrangère, qu'à ses traits, à son costume, on eût prise pour quelque sauvage habitante des rives de l'Ohio.

GEORGES.

Akahiva?...

CAGLIOSTRO.

Vous la connaissez?

GEORGES.

Sans doute; elle est ici avec mon commandant.

MADAME DE KERVEN.

Il doit même aujourd'hui nous la présenter.

BLANCHE.

Une pauvre fille de l'Océanie, arrachée autrefois à sa tribu sauvage...

GEORGES.

Et qui, au milieu de notre civilisation, a conservé tous les instincts de sa race. Elle déteste les Européens, qu'elle s'obstine à regarder comme des ennemis.

CAGLIOSTRO.

Eh bien! à l'époque dont je vous parlais, je ne la connaissais pas, je la voyais pour la première fois, et sans prononcer une parole, par le fait seul de ma volonté, je l'ai forcée de s'endormir, de quitter le cercle de dames qui l'entourait, de venir à moi, et de me dire les projets de M. de la Pérouse et jusqu'à ses pensées les plus secrètes...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA PÉROUSE, entrant avec AKAHIVA par le fond, à droite.

LA PÉROUSE.

C'est vrai, messieurs, c'est vrai!

TOUS.

Monsieur de la Pérouse!

CAGLIOSTRO.

Et si vous doutez encore, tenez, la voici!... interrogez-la vous-même.

LA PÉROUSE.

Approche, Akahiva.

CAGLIOSTRO, à Akahiva.

Approchez, mon enfant, approchez!

AKAHIVA, tressaillant.

Lui!... (A Cagliostro.) Lui, qui a forcé mes yeux de se fermer, vaincus par le sommeil!

CAGLIOSTRO.

Oui, moi qui t'ai fait lire dans le cœur d'un autre (Bas), et qui ai lu dans le tien!... Akahiva, tu aimes Georges d'Auvray.

AKAHIVA, à part.

Celui-là est plus puissant que les autres, je le hais plus qu'eux tous!... (Elle va s'asseoir à l'écart.)

LA COMTESSE, la regardant, aux autres.

Quelle étrange physionomie!

LA PÉROUSE.

Une pauvre fille que le monde effarouche.

MADAME DE KERVEN.

En vérité? Mais qu'a-t-il donc de si terrible? (A Akahiva.) Eh quoi! mon enfant, le monde vous fait peur?

AKAHIVA.

Akahiva n'a pas peur... elle souffre; son âme est loin d'ici.

BLANCHE.

Votre désir est de quitter la France?

AKAHIVA.

Oui.

LE GOUVERNEUR.

De retourner dans votre pays?

AKAHIVA.

Oui.

MADAME DE KERVEN.

Ce pays, vous étiez bien jeune quand vous l'avez quitté; sauriez-vous le reconnaître?

AKAHIVA.

L'aigle oublie-t-il le chemin de son aire?

CAGLIOSTRO.

Un changement si complet d'existence ne vous laissera-t-il aucun regret?

AKAHIVA.

Des regrets?...

MADAME DE KERVEN.

Pour cette patrie adoptive où vous avez été si *bien traitée*?

AKAHIVA.

J'ai vu des oiseaux de nos îles dans des cages dorées; ils sont bien traités, n'est-ce pas? pourtant leur voix est plaintive; ils chantent autrement sous notre ciel de feu.

MADAME DE KERVEN.

Mais en France vous laissez des amis?

AKAHIVA, se levant et prenant le milieu.

Des amis! des amis!... Ah! ah! Écoutez les souvenirs d'Akahiva. Elle était toute petite. Un jour sa mère la portait suspendue sur son épaule. Elles allaient sur la lisière de la savane attendre, au retour de la chasse, Dacoma... le père, un chef courageux et fort, qui commandait à cinq cents guerriers, et qui avait conquis à lui seul plus de chevelures qu'ils n'en avaient pris à eux tous. Le jour était près de finir et Dacoma ne paraissait pas. — C'est que les visages pâles, sur leurs maisons flottantes, étaient arrivés dans notre île. L'eau et le bois leur manquaient, et le père leur dit : « Le Grand Esprit fait croître les arbres et couler les sources pour tous ses enfants; que les visages pâles soient les bienvenus ici, et quand ils seront pourvus de toutes choses, mes frères s'en retourneront en paix. » Ils emplirent d'eau les flancs de leurs maisons flottantes, et ce ne fut pas assez pour eux. Ils abattirent nos arbres vieux comme le monde, et ce ne fut pas assez pour eux. — Il leur fallait un souvenir vivant de cette terre hospitalière qu'ils venaient de fouler. — Leur chef m'avait choisie. — Trois hommes s'étaient approchés pour me saisir, trois cadavres tombèrent aux pieds de mon père!... Ce fut alors un horrible carnage; les visages pâles commandaient à la mort, le tonnerre s'élançait de leurs mains. — Et nos guerriers tombaient foudroyés autour de nous! Je l'ai vu tomber aussi, lui... Je l'ai vu mourir les yeux fixés sur moi. — Puis, ce fut son tour

Digitized by Google

de chanceler, à elle, de tomber à genoux, luttant contre la souffrance, contre la mort, et ils m'ont arrachée de ses bras, ils m'ont emportée dans leur barque. — Alors j'ai vu ma mère se traîner jusqu'au rivage en me criant : « Je viens!... » Je l'ai vue gravissant un rocher pour me regarder, pour me suivre des yeux plus longtemps, et répétant toujours : « Je viens! je viens! » Et quand la barque allait se perdre dans les premières ombres de la nuit : « Je viens! » dit-elle encore; et elle se précipita sur la grève! Elle s'était tuée pour que son âme devînt libre et pût suivre sa fille.

MADAME DE KERVEN.

La malheureuse!

AKAHIVA.

Dites maintenant si vous croyez que j'ai des amis parmi vous!

GEORGES, à sa gauche.

Tous ne méritent pas ta haine, Akahiva; il en est qui voudraient te rendre ta patrie et qui pleurent avec toi sur ceux que tu as perdus.

AKAHIVA, avec douceur et lui prenant la main.

Oui, un seul, et celui-là!... (Retirant brusquement sa main.) Non, ceux de ce pays... leur âme est fausse, leur parole est menteuse... Mon cœur est resté sur la plage où est morte ma mère, je n'aime personne ici!...

LA PÉROUSE.

Allons, calme-toi, Akahiva, et remercie de sa bienveillance madame de Kerven, qui veut bien se charger de toi pendant mon absence.

LE GOUVERNEUR.

Votre absence?

LA PÉROUSE.

Dans quelques instants je pars pour Versailles, où je vais prendre les ordres du roi.

CAGLIOSTRO.

Nous ferons route ensemble, si vous le voulez bien.

LA PÉROUSE.

Avec plaisir, monsieur le comte; mais d'abord, puisque votre science est sans bornes, voyons ce que vous me prédirez de notre lointaine expédition.

CAGLIOSTRO.

Une prédiction à vous, monsieur de la Pérouse!... A quoi bon? vous n'y croiriez pas.

LA PÉROUSE, souriant.

Peut-être! Vous m'avez donné déjà une grande preuve de votre science.

LE GOUVERNEUR, LA COMTESSE ET LES AUTRES.

Ah! oui! une prédiction! une prédiction!

CAGLIOSTRO.

Vous le voulez?... soit! (Montrant le vase placé sur la table.) Tenez, dans ce vase rempli d'eau je vais laisser tomber six de ces médailles magiques, qui formaient autrefois la ceinture d'Hermès, et, par les signes mystérieux qu'elles traceront en tombant, l'avenir me sera dévoilé. (Il a tiré des médailles qu'il laisse tomber dans le vase et semble observer quelques instants les bouillonnements de l'eau.)

LA PÉROUSE.

Eh bien! monsieur?

CAGLIOSTRO, d'un ton prophétique.

Ceux qui prendront part à cette expédition acquerront une gloire immortelle.

LA PÉROUSE.

Une gloire immortelle! Vous voyez bien que j'avais raison de vous demander de me prédire l'avenir! Et maintenant, monsieur le comte, dites-nous quelle sera la durée de cette expédition, dites-nous quand nous reviendrons en France.

CAGLIOSTRO, d'un air sombre et grave.

Ne me demandez pas cela, monsieur de la Pérouse.

LA PÉROUSE, gaiement.

Eh! mon Dieu, c'est donc bien terrible? Parlez!... je veux le savoir!... Encore une fois, quand reviendra l'expédition?

CAGLIOSTRO.

Jamais!

TOUS, avec effroi.

Jamais!

AKAHIVA, se levant brusquement.

Jamais? (Bas, à Cagliostro.) Je ne reverrai donc pas cette plage où ma mère est morte? Je ne reverrai donc pas cette terre qui recouvre les ossements de mon père?

CAGLIOSTRO, bas.

Tu les reverras.

AKAHIVA, avec une joie sauvage.

Ah!

CAGLIOSTRO.

Mais là où naîtra la joie de ton cœur, sera creusée la tombe de la Pérouse (Montrant Georges.) et la sienne, à lui.

AKAHIVA, avec un tremblement nerveux.

La sienne!... (A Georges.) Georges partira donc avec la Pérouse? (Elle passe à Georges.)

GEORGES.

Non, je suis forcé de rester.

AKAHIVA.

Il reste!... (A Cagliostro.) Tu vois bien qu'il ne mourra pas là-bas, lui! (Elle tombe assise au milieu.)

CAGLIOSTRO.

La science est infaillible; le destin a parlé.

(Saverni entre.)

MADAME DE KERVEN.

M. de Saverni!... Eh bien?

SAVERNI.

J'apporte d'excellentes nouvelles, madame.

BLANCHE.

De mon père!...

LE GOUVERNEUR.

Nous vous laissons, madame la marquise.

LA PÉROUSE.

Adieu, mesdames; adieu, messieurs (Avec intention, en regardant Cagliostro), ou plutôt au revoir, je l'espère!

CAGLIOSTRO.

Que Dieu vous garde, monsieur de la Pérouse! mais ce qui est écrit sera.

LA PÉROUSE.

Partons!...

MADAME DE KERVEN.

Dans un instant, monsieur de Saverni...

SCÈNE XI.

SAVERNI, puis BONAVENTURE.

SAVERNI.

Allons, c'est aujourd'hui que va se décider ma fortune, le sort de toute ma vie. — Georges d'Auvray, la lutte recommence; mais cette fois toutes mes précautions sont bien prises.

BONAVENTURE, accourant, son paquet sous le bras, à gauche, au fond.

M. de la Pérouse est ici, on me l'a dit chez le gouvern..... Ah! un gentilhomme, c'est peut-être lui!

SAVERNI, à lui-même.

Oui, oui, mes mesures sont bien arrêtées, j'arriverai à bon port.

BONAVENTURE.

A bon port! c'est un marin, c'est lui! (S'approchant.) Votre serviteur, monsieur; c'est moi, j'apporte votre habit.

SAVERNI.

Hein! que signifie?...

BONAVENTURE.

Votre habit, de la part de maître Barbich... (Regardant la taille de Saverni.) Diable, je crois que je l'ai fait un peu large.

SAVERNI.

De quel habit me parle ce drôle? (Il passe à gauche.)

BONAVENTURE.

Mais, votre habit d'uniforme. (A part, l'examinant.) Il est trop large... Ah! il est trop large!

SAVERNI.

Ah çà! pour qui me prends-tu donc?

BONAVENTURE.

Est-ce que vous ne seriez pas M. de la Pérouse?

SAVERNI, riant.

M. de la Pérouse, moi!... non, mon garçon, non.

BONAVENTURE.

Il est plus gros que vous, n'est-ce pas?

SAVERNI.

Je le crois.

BONAVENTURE.

Ah! tant mieux, mon Dieu; tant mieux!

SAVERNI.

Mais, dis donc, si tu tiens à parler à M. de la Pérouse, tu n'as pas de temps à perdre.

BONAVENTURE.

Parce que?...

Digitized by Google

SAVERNY.

Il va partir pour Paris.

BONAVENTURE.

Pour Paris!... Comment, pour Paris! mais j'en arrive, monsieur.

SAVERNI.

Eh bien! va donc! (Il lui montre par où est sorti la Pérouse). Sa voiture l'attend.

BONAVENTURE.

Ah! fichtre!... j'y cours!... (Il court vers la gauche. On entend rouler la voiture à droite.)

SAVERNI.

Il est trop tard.

BONAVENTURE.

Trop tard!... encore parti!... C'est égal, je le rattraperai... je le rattraperai.

SAVERNI, indiquant le fond, à droite.

Non, par là! (Bonaventure sort en courant par la droite.)

SCÈNE XII.

MADAME DE KERVEN, BLANCHE, GEORGES, SAVERNI.

MADAME DE KERVEN, redescendant en scène.

Eh bien! monsieur de Saverni, parlez, qu'avez-vous à m'apprendre?

SAVERNI.

Je viens vous annoncer, madame la marquise, que vos souhaits sont enfin comblés, et qu'avant peu M. de Kerven recevra ses lettres de grâce.

TOUS.

Il serait possible!

GEORGES.

Ah! vous avez été plus heureux que moi.

MADAME DE KERVEN, à Saverni.

C'est à vous, monsieur, que nous devrons un tel bonheur. Parlez, monsieur de Saverni, dites-moi comment nous pourrons jamais nous acquitter envers vous.

SAVERNI.

Votre bonté m'encourage, madame, et cependant, malgré le bonheur que j'ai eu de réussir, je n'ose plus vous dire quel rêve avait formé mon esprit, quel espoir avait conçu mon cœur... (Il regarde Blanche.)

GEORGES, à part.

Grand Dieu!

BLANCHE, à part.

Ah!...

MADAME DE KERVEN.

Ma sœur!... c'est la main de ma sœur que vous...

BLANCHE.

Ma main!... c'est impossible!...

SAVERNI, après un temps, et regardant Blanche et Georges.

Vous le voyez, madame, j'avais raison de dire que c'était un rêve, et voilà qu'il se dissipe. Calmez votre effroi, mademoiselle (A Georges), et vous... mon ami, remettez-vous.

MADAME DE KERVEN.

Que signifie?...

SAVERNI.

Daignez me pardonner, mademoiselle, d'avoir élevé mes regards jusqu'à vous. — Madame la marquise, ce n'est pas à moi qu'il faut acorder la main de votre sœur.

MADAME DE KERVEN.

Comment?

SAVERNI.

Le cœur de mademoiselle de Kerven appartient à Georges d'Auvray... et pour prix de mes services... c'est leur bonheur à tous deux que je vous demande.

BLANCHE.

Ah! monsieur...

GEORGES.

Mon ami!...

MADAME DE KERVEN.

Est-il vrai, Blanche, est-il vrai, monsieur Georges, que vous vous aimez?

GEORGES.

Madame la marquise, si ma naissance eût égalé la vôtre, si ma fortune eût égalé celle qui vous est rendue, j'aurais depuis longtemps sollicité la main de mademoiselle de Kerven.

MADAME DE KERVEN.

Puisque ma sœur s'est engagée, puisque cette union doit la rendre heureuse, monsieur Georges d'Auvray, vous avez ma parole, et mon père ne la désavouera pas.

GEORGES.

Ah! madame, ma vie tout entière, consacrée à vous aimer, ne payera pas le bonheur que vous me donnez aujourd'hui! — Et vous, mon ami, comment reconnaîtrai-je jamais ce que vous avez fait pour moi?

SAVERNI.

Soyez heureux, c'est le seul vœu que je forme pour vous... pour mademoiselle de Kerven.

BLANCHE.

Croyez, monsieur de Saverni, que si mon cœur n'était à un autre, je me trouverais honorée de devenir votre femme.

SAVERNI, s'inclinant.

Mademoiselle... (A part.) Je me souviendrai de ce mot-là!

MADAME DE KERVEN.

Rentrons, ma sœur... A demain, messieurs.

SAVERNI.

Oui, madame, à demain.

BLANCHE.

Et merci encore, monsieur! (Saverni s'incline profondément; madame de Kerven sort avec Blanche par le fond à droite.)

SCÈNE XIII.

GEORGES et SAVERNI.

GEORGES.

Moi, son mari!... le mari de Blanche!... Ah! mon cher Saverni, comment vous exprimer toute ma reconnaissance?

SAVERNI, changeant tout à coup de ton et de manières et s'asseyant.

Ah ça! mon cher, vous croyez donc qu'il y a des hommes qui jouent le rôle de la Providence?

GEORGES, très-surpris.

Comment! mais il me semble...

SAVERNI.

Regardez-moi donc en face! Est-ce que vraiment j'ai l'air d'un philanthrope, d'un ange sauveur?...

GEORGES.

Un pareil changement!... que signifie?

SAVERNI.

Eh! pardieu, cela signifie que je viens de jouer une comédie dont tout le monde ici a été la dupe.

GEORGES.

Vous?...

SAVERNI, en se levant.

Je suis d'origine florentine, monsieur Georges d'Auvray; mes ancêtres étaient de ces gentilshommes venus en France avec les Médicis, tous gens experts dans le grand art de la dissimulation, et vous voyez que je chasse de race.

GEORGES.

Eh quoi! cette générosité, ce dévouement, dont tout à l'heure encore vous me donniez des preuves?...

SAVERNI.

Bah! le dévouement, la générosité, sottises que cela! Quoi!... j'aurais usé mon crédit à enrichir mademoiselle de Kerven, pour voir un autre recueillir le fruit de mes soins?...

GEORGES.

Oh! mais c'est un rêve!

SAVERNI.

Eh! non, monsieur, c'est le réveil.

GEORGES.

Mais quel est votre projet?... Que voulez-vous donc?

SAVERNI.

Ce que je veux?... Ah! vous ne le devinez pas?... vous n'avez rien compris encore... Eh bien! attendez et regardez... (Il met son manteau, qui est noir, se couvre le visage d'un masque et tire son épée.)

GEORGES.

Ah! ce masque! ce manteau!... Oui, oui, je comprends à présent... l'assassin, c'était vous... vous, malheureux!... Et vous ne craignez pas de me l'avouer!... vous ne craignez pas que je révèle votre crime, vos infâmes projets?

SAVERNI.

Me croyez-vous donc assez niais pour vous les apprendre, si je ne vous savais dans l'impossibilité de me nuire?

GEORGES.

Ah! vous croyez que je ne pourrai ni appeler, ni me défendre?...

Digitized by Google

SAVERNI.

Tenez, la blessure que vous avez là vous empêche de marcher! (Il porte la main sur la poitrine de Georges et le pousse violemment.)

GEORGES, tombant assis.

Ah!

SAVERNI, avec ironie.

Vous voyez que vos forces vous trahissent. — C'est moi qui vais appeler pour qu'on vous donne des soins. (Il fait un signe. — Aussitôt on voit paraître à droite, premier plan, des hommes qui se placent derrière Georges.)

GEORGES, se levant.

Oh! misérable! je me défendrai, je vendrai chèrement ma vie! (Il tire son épée; on se jette sur lui, on la lui arrache; Saverni la brise sur son genou et en jette les morceaux à terre.)

GEORGES, criant.

A moi!... à moi!... au secours! au... (On étouffe ses cris, on le bâillonne.)

SAVERNI.

Emportez-le!... exécutez mes ordres! (On emporte Georges malgré sa résistance. Dans la lutte Georges a laissé tomber un médaillon. Resté seul, Saverni le ramasse.)

SAVERNI, seul.

Le portrait de Blanche!... (Regardant le portrait.) Blanche de Kerven, les morts s'oublient et tu te rappelleras que je t'ai rendu ton père et ta fortune!

ACTE DEUXIÈME.

DEUXIÈME TABLEAU.

Une salle de l'hôtellerie de l'Ancre d'or à Brest; entrée au fond; une table à gauche, une autre à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISAINE, VA-DE-L'AVANT, puis BONAVENTURE.

VA-DE-L'AVANT, à la table de gauche et buvant avec Misaine.

Mais qu'est-ce que tu as donc, Misaine?

MISAINE.

J'ai... que j'ai pas le cœur joyeux, mon garçon...

VA-DE-L'AVANT.

Parce que?...

MISAINE.

Parce que je pense qu'il va falloir quitter Brest sans avoir des nouvelles de mon pauvre lieutenant!...

VA-DE-L'AVANT, bourrant sa pipe.

Ce brave M. Georges!... disparu, il y a trois mois, sans que l'on sache ce qu'il est devenu.

MISAINE.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il doit être fièrement à plaindre...

VA-DE-L'AVANT.

Pourquoi?

MISAINE.

Dame! c'est que depuis ce temps-là, c'est comme un guignon; tout me réussit!

VA-DE-L'AVANT.

Oh! il est mort, sans doute...

MISAINE.

Allons donc!... s'il était mort, je serais millionnaire. (Pendant ces derniers mots on a vu paraître au fond Bonaventure, son paquet sous le bras.)

BONAVENTURE, s'approchant.

Pardon! Monsieur de la Pérouse?

MISAINE, le voyant.

Tiens!

BONAVENTURE.

Eh! mais...

MISAINE.

Ah! bah!

BONAVENTURE.

Mais je l'ai vu quelque part...

MISAINE.

Cette boule de phoque effarouché..... C'est le garçon tailleur!...

BONAVENTURE.

Mon petit matelot d'il y a trois mois!...

VA-DE-L'AVANT.

Tiens! ils se connaissent!...

BONAVENTURE.

Monsieur de la Pérouse, s'il vous plaît?

MISAINE.

Comment! vous le cherchez encore?

BONAVENTURE.

Toujours!... je le cherche sans discontinuer, et je suis fièrement éreinté, allez...

VA-DE-L'AVANT.

Voulez-vous prendre quelque chose?

BONAVENTURE.

Oui, je prendrais bien un lit, avec du sucre... dans la bassinoire.

MISAINE.

Vous ici, à Brest?... Ah! çà, d'où arrivez-vous donc comme ça?

BONAVENTURE.

D'où j'arrive?... Encore une fois, de Versailles.

MISAINE.

Ah! bah!

VA-DE-L'AVANT.

De Versailles?...

BONAVENTURE.

Pedibus cum jambis, moitié à pied, moitié en me promenant. (S'asseyant.) Ouf! quelle trotte! je tombe de sommeil.

VA-DE-L'AVANT, lui donnant un verre.

Buvez un coup! ça vous remettra.

BONAVENTURE.

Merci. (Il boit et tousse.) Hem! hem! Mazette! c'est roide!

MISAINE.

Casse-poitrine premier numéro.

BONAVENTURE.

Brrr!... ça réveille.

MISAINE.

Ça ravigotte! — Ah! çà, est-ce que sérieusement vous courez encore après?...

BONAVENTURE.

Après votre capitaine, parbleu!... Quand j'ai quitté le château de Kerven pour courir après M. de la Pérouse, je n'ai jamais pu rattraper sa satanée chaise de poste.

VA-DE-L'AVANT.

Je crois bien!

BONAVENTURE.

Pour comble de malheur, je suis tombé malade en route.

MISAINE.

Malade?

BONAVENTURE.

Oui, j'ai eu la coqueluche... ce qui m'a encore retardé... si bien que quand je suis arrivé à Versailles, M. de la Pérouse avait eu son entrevue avec le roi, et il était reparti pour Brest, de la veille. Ma foi, j'ai pris mon courage à deux mains, je suis reparti aussi.

MISAINE.

Eh bien! et votre future?

BONAVENTURE.

Hélas! elle m'attend toujours, pour la conduire à l'autel. Infortunée Bobinette! Enfin heureusement m'y voici, et cette fois... Saperlotte! que j'ai donc envie de dormir!

VA-DE-L'AVANT, versant.

Allons, encore un verre.

BONAVENTURE.

Pour me réveiller tout à fait. (Il boit.)

VA-DE-L'AVANT.

Eh bien, vous avez eu bon nez de vous presser; car dans deux heures nous embarquons.

BONAVENTURE.

Et vous allez comme ça?...

MISAINE.

Je n'en sais trop rien... un voyage de tous les diables... cinquante lieues plus loin que la lune.

BONAVENTURE, se levant.

Une bonne trotte d'ici!... Mais alors, il n'y a pas une minute à perdre pour voir M. de la Pérouse!

VA-DE-L'AVANT.

Soyez calme, il ne tardera pas à revenir.

BONAVENTURE.

Vous croyez?

Digitized by Google

VA-DE-L'AVANT.

J'en suis sûr.

BONAVENTURE.

En ce cas je reste, je m'inscruste ici, et je n'en sors pas avant de lui avoir remis cet objet.

MISAINE.

Très-bien! — Et en attendant, buvons!

BONAVENTURE, déjà animé.

Buvons!... j'en ai besoin! — car je me sens la tête lourde.

VA-DE-L'AVANT.

C'est de fatigue, apparemment.

BONAVENTURE.

De fatigue, — oui, oui... (Il boit.) — Il est bon, votre rhum, mais il ne réveille pas assez.

MISAINE.

Alors... redoublons!

BONAVENTURE, s'animant de plus en plus.

C'est ça, redoublons!

VA-DE-L'AVANT, bas à Misaine.

Mais il va se griser!

MISAINE, bas.

Ça sera plus drôle!

BONAVENTURE.

A votre santé, matelots!

MISAINE.

A la vôtre, Parisien!

BONAVENTURE, buvant encore.

Et à celle de Bobine... de Bobine... (Regardant Misaine, et tout à fait gris.) Tiens, tiens! mais la v'là, Bobinette!...

MISAINE, riant, en se levant et passant à droite.

Comment! moi?... il me prend pour une bobinette!

VA-DE-L'AVANT, riant.

Ah! ah! ah!

BONAVENTURE.

Bonjour, mam'zelle Bobinette! — Tiens! elles sont *deusses!* — Bonjour, mesdemoiselles Bobinette!... Faut que j' vous embrasse...

MISAINE, le repoussant.

Ah! mais!... ah! mais! dites donc!

BONAVENTURE.

Bobinette... Bobi... (Il s'avance les bras ouverts pour embrasser Misaine; celui-ci s'écarte, et Bonaventure tombe sur une chaise, la tête sur la table.)

MISAINE.

Bon! un homme à la mer!... Le voilà qui s'endort!...

VA-DE-L'AVANT, le secouant.

Eh! voilà le commandant!... Jeune homme! jeune homme! réveillez-vous donc!...

MISAINE, voyant paraître la Pérouse.

Voici le commandant!

BONAVENTURE, s'éveillant.

Hein? — le command?... — où çà, le command?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAPÉROUSE, UN OFFICIER.

LA PÉROUSE, entrant.

Eh! bien, qu'y a-t-il?

MISAINE.

Pardon, commandant, c'est ce garçon qui voudrait vous parler.

LA PÉROUSE.

A moi? (Aux matelots.) Il suffit, laissez-nous.

MISAINE, à Bonaventure.

Dites donc, le voilà!... expliquez-vous avec lui. (Il sort avec Va-de-l'avant.)

BONAVENTURE.

Lui?... qui ça lui?...

LA PÉROUSE, assis à droite avec l'officier et examinant une carte géographique que ce dernier a placée sur la table.

Vous avez à me parler, mon garçon? que me voulez-vous?

BONAVENTURE.

Moi?... ce que je veux?... Je veux voir monsieur de la Pérouse. Monsieur de la Pérouse, s'il vous plaît?

LA PÉROUSE, à part.

Ah! çà, mais il est ivre! (Haut.) M. de la Pérouse? c'est moi.

BONAVENTURE.

Vous?... monsieur de la Pérouse? (Riant stupidement.) Ah! ah! elle est bonne, celle-là!

LA PÉROUSE.

Allons je te dis que je suis M. de la Pérouse.

BONAVENTURE.

Ah! alors c'est différent... Bonjour, monsieur de la... Monsieur de la Pérouse, s'il vous plaît?

LA PÉROUSE.

Voyons, je suis pressé, explique-toi, qu'as-tu à me dire?

BONAVENTURE.

Voilà. J'ai... à vous dire... Tiens! à propos, qu'est-ce que j'ai donc à vous dire?... Ah! j'ai à vous dire... capitaine... ça va bien, monsieur de la Pérouse?...

LA PÉROUSE.

Eh! morbleu! va-t'en au diable!

BONAVENTURE.

Ne vous fâchez pas!... capitaine! je m'en vas... Je... (Réfléchissant.) Qu'est-ce que j'avais donc à lui dire?... J'ai bien mal à la tête! je vas faire un somme. (Il sort en trébuchant par la gauche.)

LA PÉROUSE, à l'officier.

Quelque pauvre diable qui voulait s'engager peut-être, et qui se sera grisé pour se donner du courage.

SCÈNE III.

LA PÉROUSE, MADAME DE KERVEN, BLANCHE, NICOLE, SAVERNI.

LA PÉROUSE, remontant.

Madame de Kerven!... mademoiselle Blanche!... (A part.) Quelle tristesse! quel accablement!

MADAME DE KERVEN.

Ah! vous voici, monsieur de la Pérouse? Nous venons vous faire nos adieux.

LA PÉROUSE.

Que n'ai-je, avant de vous quitter, quelque heureuse nouvelle à vous annoncer!

BLANCHE.

Hélas! pas un indice, pas une trace! personne n'a rien pu découvrir?

LA PÉROUSE.

Rien, mademoiselle, et je me perds comme vous en conjectures sur la disparition de notre pauvre Georges.

SAVERNI.

Qui m'eût dit, lorsque je le quittai si joyeux, que je ne devais pas le retrouver le lendemain!

NICOLE.

Que lui est-il arrivé? qu'est-ce qu'il peut être devenu?

MADAME DE KERVEN.

Nous avons épuisé toutes les démarches, toutes les recherches...

SAVERNI.

Frappé de stupeur, en apprenant cet événement, je me suis hâté d'écrire à Paris, d'en informer M. le lieutenant de police. Mais vainement a-t-il ordonné une enquête, vainement a-t-il envoyé ici plusieurs de ses agents; tous leurs efforts, tous les nôtres sont restés sans résultat.

BLANCHE.

Ah! cette incertitude est horrible! Attendre, attendre sans cesse, interroger chaque heure, chaque bruit de la route; à chaque pas que j'entends, me dire : c'est lui peut-être! il revient! le voilà!... Et puis retomber dans le désespoir, dans ce doute affreux. Mais non, le doute même ne m'est plus permis. Quel espoir puis-je conserver encore? Le ciel n'a-t-il pas été sourd à mes prières, à mes larmes?... Si depuis trois mois Georges n'est pas revenu, c'est qu'il ne doit jamais revenir, c'est qu'il est mort! (Fondant en larmes.) C'est qu'il est mort!

LA PÉROUSE.

Mort!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CAGLIOSTRO.

CAGLIOSTRO, entrant.

Monsieur de la Pérouse, le comte de Cagliostro vient vous dire un dernier adieu.

Digitized by Google

TOUS.

Cagliostro!

LA PÉROUSE.

Monsieur le comte, vous m'avez annoncé que cette expédition me serait fatale.

CAGLIOSTRO, tristement.

C'est vrai.

LA PÉROUSE.

Mais vous m'avez dit aussi qu'elle attacherait à mon nom une gloire impérissable. Dieu veuille que la seconde partie de votre prédiction se réalise, et j'accepte la première avec joie.

CAGLIOSTRO.

Vous êtes un grand et noble cœur, monsieur de la Pérouse, ce n'est pas vous que la mort fera pâlir. Cependant, je lis sur votre front des traces d'inquiétudes, de profonds soucis.

LA PÉROUSE.

C'est vrai, de tristes événements se sont accomplis ici...

CAGLIOSTRO.

Lesquels?

LA PÉROUSE.

Vous rappelez-vous ce jeune officier de marine qui était avec nous, il y a trois mois, chez madame de Kerven?

CAGLIOSTRO.

Je m'en souviens... M. Georges d'Auvray.

LA PÉROUSE.

A la veille d'épouser celle qu'il aimait, il a tout à coup disparu.

CAGLIOSTRO.

Est-il possible!

LA PÉROUSE.

Et depuis ce temps, malgré nos recherches, nous n'avons pu savoir ce qu'il est devenu.

MADAME DE KERVEN.

Et tous ses amis, sa famille, sont plongés dans le désespoir.

CAGLIOSTRO.

Attendez... je puis peut-être vous apprendre ce qu'est devenu M. Georges d'Auvray.

LA PÉROUSE.

Vous?

SAVERNI, à part.

Que dit-il?

BLANCHE, se levant et s'approchant vivement de Cagliostro.

Vous sauriez où il est? vous pourriez me le dire?

(Cagliostro se tourne vers la Pérouse, en lui désignant Blanche.)

LA PÉROUSE.

Mademoiselle de Kerven, la fiancée de Georges.

CAGLIOSTRO. Il la salue.

Mademoiselle...

BLANCHE.

Ah! monsieur, s'il est vrai que vous connaissiez son sort, parlez, parlez! je vous en conjure!

CAGLIOSTRO.

Je l'ignore encore, mademoiselle; mais bientôt peut-être je pourrai dissiper les ténèbres qui enveloppent sa destinée; bientôt je pourrai vous dévoiler le sort de celui que vous pleurez. Monsieur de la Pérouse, cette jeune fille que j'ai endormie à Versailles, est-elle encore avec vous?

LA PÉROUSE.

Akahiva? ah! je devine... Oui, elle part avec moi, elle est ici, dans cette hôtellerie.

CAGLIOSTRO.

Eh bien! monsieur, qu'on me l'amène, et, par elle, nous apprendrons ce que vous voulez savoir.

BLANCHE.

Par elle! que signifie?

LA PÉROUSE.

C'est un mystère, un prodige que vous ne pouvez comprendre; mais ayez foi dans la science de M. de Cagliostro.

SAVERNI.

Eh! quoi, vous supposez... Non, non, c'est impossible.

NICOLE.

Impossible, c'est possible; mais je cours chercher la jeune fille. (Elle sort.)

CAGLIOSTRO.

Oui, mon enfant, oui, nous retrouverons sa trace, Georges vous sera rendu.

BLANCHE.

Mon Dieu! j'apprendrais enfin quel est son sort... Georges, Georges! je saurai si je dois mourir... ou si je puis encore espérer de te revoir vivant!... Oh! cette pensée me rend folle... La surprise, l'espoir, l'émotion... (Portant la main à son cœur.) Ah! qu'éprouvé-je donc, mon Dieu! qu'éprouvé-je donc?... (Elle perd connaissance dans les bras de madame de Kerven, qui l'assied à droite.)

LA PÉROUSE ET SAVERNI.

Blanche!

MADAME DE KERVEN.

Blanche, ma sœur bien-aimée!

CAGLIOSTRO, tirant un flacon qu'il fait respirer à Blanche.

Attendez, je suis médecin... Allons remettez-vous, mademoiselle... reprenez vos sens... Comment vous trouvez-vous à présent?

BLANCHE, revenant à elle.

Mieux... je vous remercie, monsieur.

CAGLIOSTRO, lui prenant la main.

Vous paraissez souffrante.

MADAME DE KERVEN.

Le chagrin, les émotions ont détruit sa santé.

CAGLIOSTRO, avec une exclamation de surprise.

Ah!

BLANCHE, se levant.

Qu'avez-vous, monsieur?

CAGLIOSTRO, l'observant attentivement.

Rien... rien, mademoiselle. (A part.) Mais elle ignore donc?... Son fiancé, a-t-elle dit!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, NICOLE, AKAHIVA.

NICOLE.

Voilà mademoiselle la sauvage.

LA PÉROUSE.

Viens, Akahiva.

AKAHIVA.

Que me veut-on?

LA PÉROUSE.

Tu peux nous aider à éclaircir un douloureux mystère...

AKAHIVA.

Moi?

SAVERNI, à part.

Que va-t-il arriver?

CAGLIOSTRO.

Une fois déjà, pendant son sommeil, l'âme d'Akahiva a obéi à mon âme.

AKAHIVA.

C'est vrai.

CAGLIOSTRO.

Elle a suivi la route que je lui ordonnais de suivre.

AKAHIVA.

C'est vrai.

CAGLIOSTRO.

Aujourd'hui encore elle verra celui que je lui dirai de voir. Elle nous dira ce qu'est devenu Georges d'Auvray.

AKAHIVA, avec force.

Georges! c'est pour lui! Oh! je suis prête!

BLANCHE.

Oh! merci... merci; car, s'il est vrai que le ciel permette un semblable miracle, c'est à vous que je devrai mon bonheur...

AKAHIVA.

Ton bonheur?

BLANCHE.

Oui, mon bonheur, ma vie, et peut-être le retour de mon fiancé, de mon mari.

AKAHIVA, avec colère.

Son mari!...

BLANCHE.

Oui!

AKAHIVA.

Son mari!... (A part.) Ils s'aimaient!...

BLANCHE.

Qu'a-t-elle donc?

AKAHIVA, avec force.

Eh bien! je le hais, votre Georges, et ce n'est pas par moi que vous trouverez sa trace.

CAGLIOSTRO.

Que dis-tu?

AKAHIVA.

Non! l'esprit d'Akahiva ne sera pas ton esclave.

Digitized by Google

BLANCHE ET MADAME DE KERVEN.

O ciel !

SAVERNI, à part.

Je respire !

CAGLIOSTRO, bas.

Ton cœur nourrit une passion mauvaise... Tu es jalouse.

AKAHIVA, bas.

Jalouse ! moi... (Éclatant avec force.) Eh bien ! oui, je suis jalouse, et j'aime mieux le savoir mort que de le voir son mari, à elle ! Interrogez donc maintenant l'esprit endormi d'Akahiva ! essayez de fermer sa paupière !... Le regard de Dacoma, son père, ne se baissait pas devant le soleil.

CAGLIOSTRO.

Et ton regard se baissera devant le mien.

AKAHIVA.

Voyons ! (Elle le regarde en face.)

CAGLIOSTRO, les yeux sur ceux d'Akahiva.

Enfant, ne tente pas de lutter avec moi. La passion peut être plus violente dans ton cœur, la volonté est plus énergique dans le mien. Mes yeux ont vu le visage des aïeux de tes pères, et nul n'a pu me résister lorsque j'ai dit : Je veux.

AKAHIVA.

Eh bien ! je résisterai, moi.

CAGLIOSTRO, avec énergie.

Je veux, je veux.

AKAHIVA.

Non.

CAGLIOSTRO.

Tu dormiras.

AKAHIVA, luttant.

Non, je ne dormirai pas. A moi, ma force, à moi, mon courage !

CAGLIOSTRO.

Déjà ta voix est plus faible, tes muscles se détendent... Sens-tu ta volonté qui se brise, la pensée qui t'échappe, et ce voile à chaque instant plus épais et plus sombre qui enveloppe ton esprit ?...

AKAHIVA, luttant.

Oui, mais... je lutte encore, je lutte... Je ne veux pas dormir... je ne dormirai pas.

CAGLIOSTRO, étendant la main.

Tu dormiras, te dis-je ! Fille de Dacoma, que ta colère se dissipe, que ton cœur s'humilie et que ton orgueil se courbe, je le veux ! (Mouvement d'Akahiva, qui faiblit.) Maintenant, que ton front s'abaisse, que ta pensée m'obéisse et que tes genoux fléchissent devant moi... Je le veux, je le veux.

(Akahiva endormie tombe à genoux en pleurant.)

TOUS.

Ah !...

CAGLIOSTRO.

Elle dort.

TOUS.

Elle dort !...

CAGLIOSTRO.

Maintenant je vais l'interroger. (A Akahiva.) Akahiva peut-elle dire ce qu'est devenu Georges ?

SAVERNI, à part.

Que va-t-elle répondre ?

CAGLIOSTRO, à Akahiva.

Le voyez-vous ? parlez.

AKAHIVA, d'une voix sombre.

Non !... non !... je ne le vois pas !

CAGLIOSTRO.

Retournez en arrière... Reportez-vous à ce qui s'est passé au château de Kerven, il y a trois mois.

AKAHIVA.

Je vois... je vois...

SAVERNI, à part.

Tout mon sang se glace.

AKAHIVA.

Ah !... c'est lui... le voilà... oui... je vois des hommes qui l'entourent... qui le menacent... ils vont le tuer...

BLANCHE, poussant un cri.

Ah !

CAGLIOSTRO.

Silence !... (A Akahiva.) Regardez, regardez encore.

AKAHIVA.

Il y en a un qui commande aux autres... plus acharné, plus cruel qu'eux tous... Georges veut se défendre... on lui arrache son épée... et cet homme, son ennemi, ordonne d'emmener Georges.

TOUS.

Après ? après ?

AKAHIVA.

Ils l'entraînent vers le rivage... il est encore là, lui, l'homme vêtu de noir.

CAGLIOSTRO.

Le connaissez-vous ?

AKAHIVA.

Attendez.

SAVERNI, s'oubliant.

Monsieur !...

CAGLIOSTRO.

Qu'avez-vous donc, monsieur de Saverni ?

SAVERNI.

Rien... rien...

CAGLIOSTRO, à part.

C'est étrange. (Haut.) Eh bien ! Akahiva, le connaissez-vous ?

AKAHIVA.

Où donc l'ai-je vu déjà ?... cette démarche...

CAGLIOSTRO, les yeux fixés sur Saverni.

Mais son visage ?

AKAHIVA.

Son visage est couvert d'un masque.

SAVERNI, à part.

Je respire !

CAGLIOSTRO, observant toujours Saverni, à part.

Monsieur de Saverni est bien calme à présent. (Haut.) Et cet homme que fait-il ?

AKAHIVA.

Ah !... il ramasse un médaillon que Georges a laissé tomber dans la lutte, son portrait à elle !

BLANCHE.

Le mien !

AKAHIVA.

Il le cache dans son sein, puis il se dirige vers la plage... Il suit du regard Georges, qu'ils emportent...

CAGLIOSTRO.

Où donc ?

AKAHIVA.

Vers le navire qui attend derrière les rochers.

BLANCHE.

O mon Dieu !

CAGLIOSTRO, à Akahiva.

Et ensuite ?

AKAHIVA.

Ah !... on y porte le prisonnier... le vaisseau s'éloigne. Partis !... ils sont partis !

TOUS.

Partis !

SAVERNI, à part rassuré.

Ah !

CAGLIOSTRO.

Et Georges, le voyez-vous encore ?

AKAHIVA.

Oui... Oh ! comme il souffre !... comme il pleure !

BLANCHE.

Pauvre Georges !

AKAHIVA.

Ah !... j'aperçois de beaux rivages... des pays inondés de soleil.

LA PÉROUSE.

L'Inde ou l'Amérique peut-être... les pays que je dois visiter, le chemin que je dois suivre...

CAGLIOSTRO, à Akahiva.

Eh bien, on s'arrête ? on aborde ?

AKAHIVA.

Non !... le vaisseau passe... il marche, il marche toujours.

BLANCHE.

Et lui, lui ?

CAGLIOSTRO, à Blanche.

Interrogez-la vous-même.

BLANCHE, à Akahiva.

Et lui, Georges, qu'est-il devenu ?

CAGLIOSTRO.

Parlez !

Digitized by Google

AKAHIVA.

Je ne le vois plus!

BLANCHE.

O ciel!... qu'en ont-ils fait?

CAGLIOSTRO, à Akahiva.

Regardez!... regardez bien!... n'est-il plus sur le navire?

AKAHIVA, avec une conviction douloureuse.

Non... non... il n'y est plus!... il n'y est plus!

SAVERNI, à part.

Ils l'ont tué et jeté à la mer.

BLANCHE.

Où est-il donc?... parlez!

AKAHIVA.

Ah! je le vois! je le vois!

BLANCHE.

Vivant?...

AKAHIVA.

Oui, oui, vivant! vivant!

BLANCHE, avec joie.

Ah!

AKAHIVA.

Ils l'ont jeté dans une barque, et l'ont abandonné à la mer... il tente d'aborder... il lutte contre les flots qui l'entraînent. Ah! pauvre Georges, ses mains se déchirent aux rochers, ses forces s'épuisent et la vague l'entraîne encore... il va mourir... il meurt!...

BLANCHE, avec un cri déchirant.

Ah!

AKAHIVA.

Ah! il reparaît encore... il dit son nom à elle... et il semble que ses forces renaissent... il nage, il avance, il aborde... il est sauvé, cette fois... il est sauvé!

TOUS.

Sauvé!

SAVERNI, à part, avec colère.

Les misérables!... Ils n'ont pas eu le courage d'exécuter mes ordres.

CAGLIOSTRO.

Et maintenant?

AKAHIVA.

Je le vois encore. Il est sur un rocher... dans une île sauvage... (Avec une grande émotion.) Ah!... cette île... je la reconnais... c'est celle où je suis née... Mon pays! c'est mon pays! ah! c'est ma terre natale qui t'a recueilli, Georges!

BLANCHE et MADAME DE KERVEN.

Son pays!

LA PÉROUSE.

Une des îles de l'Océanie.

AKAHIVA.

Mais son visage est pâle... ses traits sont flétris... il est à genoux... il tend vers nous les bras... il semble appeler quelqu'un... est-ce moi, Georges? non, Blanche, toujours son nom à elle!... Réveillez-moi, je souffre, je souffre; mais réveillez-moi donc, je meurs!

LA PÉROUSE, allant à Akahiva.

Que se passe-t-il en elle?

CAGLIOSTRO, étendant la main sur la tête d'Akahiva.

Soyez calme, soyez insensible... je le veux! (Akahiva se redresse froide et calme comme une statue. — A lui-même.) Un dernier mot encore. (A Akahiva.) Ce médaillon, ce portrait perdu dans la lutte, où est-il?... Le voyez-vous?

AKAHIVA.

Oui... oui.

CAGLIOSTRO.

Où est-il?

AKAHIVA.

(Mouvement de Saverni qui va pour s'éloigner.)

CAGLIOSTRO, qui l'observe.

Restez donc, monsieur! (Akahiva s'approche de Saverni qui recule, ouvre son habit et arrache le médaillon.)

AKAHIVA.

Le voilà. (Mouvement général.)

BLANCHE.

Lui!... c'était lui!

LA PÉROUSE.

Expliquez-vous, monsieur!... Comment ce médaillon se trouve-t-il entre vos mains?

SAVERNI.

Est-ce une accusation? Je répondrai devant des juges. Vous, monsieur, je ne vous connais pas. (Il sort.)

LA PÉROUSE, à deux soldats qu'il appelle.

Suivez cet homme! vous répondez de lui.

CAGLIOSTRO.

Maintenant, Akahiva, réveillez-vous!

AKAHIVA, se redressant et regardant autour d'elle.

Akahiva a donc été vaincue? a-t-elle parlé? a-t-elle vu Georges?

BLANCHE.

Oui, oui, il existe, il m'appelle. (Bas.) M. de la Pérouse, je pars avec vous.

AKAHIVA.

Que dit-elle?

LA PÉROUSE.

Vous Blanche?... Mais c'est impossible...

CAGLIOSTRO, bas à la Pérouse.

Ne repoussez pas sa prière. Ce n'est pas seulement un fiancé qu'elle ira chercher, c'est un père pour son enfant.

LA PÉROUSE, à part.

Son enfant! (Il regarde Blanche avec douleur.)

MADAME DE KERVEN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

LA PÉROUSE.

Je songe, madame la marquise, à une prochaine et douloureuse séparation. (On entend le canon.) Le canon... la bénédiction des navires et dans une heure l'embarquement.

(Sortie générale. — Changement à vue.)

TROISIÈME TABLEAU.

Le port de Brest. Au loin l'ASTROLABE et la BOUSSOLE à l'ancre. A gauche une hôtellerie, tables à la porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

VA-DE-L'AVANT, MATELOTS, puis CAMBUSIER, LE GRAND-MAT et CACHALOT, ensuite MISAINE.

VA-DE-L'AVANT, debout sur la table.

A la santé du commandant!

TOUS.

A la santé du commandant!

VA-DE-L'AVANT.

Au succès de l'expédition!

TOUS.

Bravo! bravo!

VA-DE-L'AVANT.

Allons, les enfants, c'est aujourd'hui le départ, faisons danser les derniers écus... (Paraissent Cambusier, Le Grand-Mât, Cachalot et quelques matelots.)

CAMBUSIER.

Des écus!... qu'est-ce qu'en a encore ici?

VA-DE-L'AVANT.

Tiens, c'est Cambusier, le Grand-Mât et Cachalot.

LE GRAND-MAT.

Nous-mêmes qui venons d'exterminer en un jour la paye de trois années.

VA-DE-L'AVANT.

En un jour!

CACHALOT.

Eh! oui, c'est une convention que nous avons convenue entre nous *troisse*, à bord, pendant le dernier voyage.

CAMBUSIER.

Un pari à qui engloutirait le plus joyeusement sa solde.

VA-DE-L'AVANT.

Et ton moyen, Cambusier?

CAMBUSIER.

Moi, j'ai donné-z-à dîner.

LE GRAND-MAT.

Moi, j'ai payé le spectacle.

CACHALOT.

Moi, j'ai donné-z-un bal.

VA-DE-L'AVANT.

Et vous avez dépensé trois années de solde à ça! (On rit.) Vous aviez donc invité toute la ville et les environs?

Digitized by Google

CAMBUSIER.

Nous avions invité nous *troisse*... et personne avec.

VA-DE-L'AVANT.

Mais alors?

CAMBUSIER.

Voilà!... mon dîner, c'était un festin de *Darnapale!* rien que des andouilles! Seulement j'étais allé acheter moi-même les plats, les assiettes et les verres, à cheval, dans la boutique du marchand de vaisselle.

TOUS.

Ah!

VA-DE-L'AVANT.

Que ça de dégât! Eh bien, le spectacle?

LE GRAND-MAT.

J'ai pris toute la salle pour nous *troisse;* un au parterre, un dans les loges et moi-z-au paradis... nous avons eu de l'agrément.

TOUS.

Bravo! bravo!

VA-DE-L'AVANT.

Eh bien... et le bal?

CACHALOT.

Le bal? toujours à nous *troisse*, seulement y avait soixante musiciens, ils jouaient tous ensemble et chacun un air diverse.

VA-DE-L'AVANT.

Ah!... ça devait y être beau!

CAMBUSIER, à Va-de-l'avant.

Eh bien, et vous autres?...

VA-DE-L'AVANT.

Le tour est fait, à sec! (On entend une musique de saltimbanques.)

CAMBUSIER.

Tiens qu'est-ce que c'est que ça?

TOUS.

Misaine!

VA-DE-L'AVANT.

Que ça d'accompagnement! (Paraît Misaine en costume de marquis.) Il n'est donc pas à sec, lui?

MISAINE, suivi de musiciens.

A sec! qu'est-ce qui dit ça? il me reste de quoi arroser une dernière chanson et de quoi couvrir d'or les aimables saltimbanques qui me suivent.

TOUS.

Des saltimbanques! (Entrée des saltimbanques.)

MISAINE.

Je les ai loués pour me divertir, ainsi que ces virtuoses, afin qu'ils sèment de fleurs ma dernière journée à terre.

LE GRAND-MAT.

Eh bien! et cet habit-là?

MISAINE.

Ça? c'est mon habit de gala que j'emporte dans mes voyages, pour visiter les cours étrangères.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

CACHALOT.

Farceur de Misaine, va!

MISAINE.

Allons, mes amis, finissons-la gaiement. Eh! la fille, du vin!

TOUS.

Du vin!

MISAINE.

Allons, branle-bas général, et en avant la romance de bord!

TOUS.

La romance! la romance!

MISAINE.

Pour lors, attention et *chorus* en chœur au refrain, et qu'on gigolte, là! J'ai payé pour çà! (A une grosse fille.) Madame veut-elle me faire l'honneur de m'accorder la première?

LA GROSSE FILLE.

De quoi accorder? je n'accorderai qu'à mon mari.

MISAINE.

Eh bien, je t'épouse!

LA GROSSE FILLE.

Vous... quand ça?

MISAINE.

Jeudi en neuf. Ceci est mon bal de noces, allez la musique, en place, et en avant douze!

LA GROSSE FILLE.

Eh! eh! eh! farceur va! (Elle lui donne une bourrade.)

MISAINE, il chante.

Air nouveau de M. Artus.

PREMIER COUPLET.

A terre les bamboches,
Sont le droit du mat'lot.

CHŒUR.

A terre les bamboches,
Sont le droit du mat'lot.

MISAINE.

A sec il met ses poches,
Avant de s'mettre à flot.

CHŒUR.

A sec, il met ses poches,
Avant de s'mettre à flot.

MISAINE.

A bord d'une corvette,
Plus de jubilation,
D'libation,
Et les coups de garcette
Sont la seule distraction
D'fondation!
Timoniers
Et gabiers,
Avant de faire
Nos adieux à la terre,
Carrément
Et gaiment
Poussons-nous de l'agrément!
Poussons-nous de l'ag, de l'ag, de l'ag, } *bis.*
Poussons-nous de l'agrément!

CHŒUR.

Poussons-nous de l'ag, de l'ag, de l'ag,
Poussons-nous de l'agrément.
(On danse.)

DEUXIÈME COUPLET.

MISAINE.

Sur mer on ne lui donne
Rien que des z'haricots.

CHŒUR.

Sur mer on ne lui donne
Rien que des z'haricots.

MISAINE.

Un' légume monotone
Quand d'ssus n'y a pas d'gigots!

CHŒUR.

Un' légume monotone
Quand d'ssus n'y a pas d'gigots!

MISAINE.

Soignons donc, au mouillage,
La cale, le grément
Et l'avant!
Pour tout l'temps du voyage
Lestons le bâtiment,
D'peur du vent!
(Il boit.)

Timoniers
Et gabiers,
Etc., etc,
(Après cette reprise, on danse.)

TROISIÈME COUPLET.

MISAINE.

Mais pendant notre absence,
Si la guerre éclatait

CHŒUR.

Mais pendant notre absence,
Si la guerre éclatait,

MISAINE.

Au pavillon de la France
Si quelqu'un se frottait;

CHŒUR.

Au pavillon de la France
Si quelqu'un se frottait;

MISAINE.

De cett' mère chérie
Sachons maint'nir l'honneur,
La grandeur;
Qu'au cri d' viv' la patrie,
Les ennemis soient brossés
Et rossés!
Timoniers
Et gabiers,
Là, comme à terre
Prouvons not' savoir faire!
Carrément
Et gaiment
Poussons-nous d'l'agrément!
Poussons-nous de l'ag, de l'ag, de l'ag,
Poussons-nous de l'agrément!

Digitized by Google

REPRISE EN CHŒUR.

(On danse, puis on s'arrête quand on entend le canon; on se place de chaque côté du théâtre. — Roulement de tambour.)

SÈCNE II.

LES MÊMES, LA PÉROUSE, LE GOUVERNEUR DE BRETAGNE, PELOTON DE MARINS AVEC SABRES D'ABORDAGE, UN AUTRE PELOTON AVEC FUSILS. — Après le défilé qui a lieu au son des tambours et des fanfares, le cortége se range sur les côtés; le milieu est occupé par le gouverneur, la Pérouse et son état-major.

LA PÉROUSE, après avoir salué.

Officiers et matelots de l'*Astrolabe* et de la *Boussole*, vous allez accomplir une tâche grande et périlleuse. Depuis longtemps aucun voyage de découvertes n'avait été entrepris; c'est à vous que cette gloire était réservée. Les vœux et les prières de vos compatriotes vous accompagneront au delà des mers que vous allez traverser, et le 1er août 1785 comptera, comme une date à jamais mémorable, dans les fastes de la marine française.

CRIS.

Vive M. de la Pérouse!

(Une députation des femmes de la ville et des environs s'avance; à leur tête est une centenaire, suivie de deux petites filles qui portent un pavillon brodé.)

LA CENTENAIRE, en s'approchant.

M. de la Pérouse, l'humble femme qui est devant vous, a vécu près de cent années, elle a vu, au service de la marine française, quatre générations sorties de son sein et c'est pour cela que, si voisine de la tombe, elle a été choisie pour vous offrir ce pavillon.

LA PÉROUSE, le prenant.

Merci, merci, ce pavillon flottera sur le bâtiment que je monterai.

LA CENTENAIRE.

Cette offrande, je vous la fais au nom des femmes de ce pays, dont vous allez emmener les maris, les frères et les enfants... Chacune d'elles a demandé l'honneur d'y travailler à son tour, chacune d'elles en a brodé quelques points, les yeux baignés de larmes, et en répétant une prière pour ceux qui vont partir.

LA PÉROUSE.

C'est moi maintenant qui suis leur famille à tous, ils sont tous mes enfants.

LA CENTENAIRE.

Monsieur le commandant, je suis bien vieille, je ne serai plus là pour saluer votre retour, permettez-moi de vous serrer la main en vous disant adieu!

LA PÉROUSE.

Priez aussi pour nous, bonne mère! si près du ciel, votre prière sera entendue. (Il embrasse la centenaire puis se redressant.) Mes amis un dernier adieu à vos femmes, à vos sœurs et à vos mères.

(Les femmes se répandent dans les rangs des marins et leur font leurs adieux.

MISAINE.

Ils embrassent tous quelqu'un, il n'y a que moi qui suis tout seul... Pardon, mon commandant, avec votre permission... vous savez, je suis de Lyon la jolie, je n'ai ici ni père ni mère... (A la centenaire.) Ma bonne dame, voulez-vous me permettre de vous embrasser, je croirai que c'est grand'mère, ça me remettra le cœur.

LA CENTENAIRE.

Avec plaisir.

MISAINE.

Ah! maintenant vous ferez de moi ce que vous voudrez, commandant.

LA PÉROUSE.

Bien, garçon!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BLANCHE, CAGLIOSTRO, et ensuite NICOLE.

CAGLIOSTRO.

Monsieur de la Pérouse, je vous amène cette pauvre enfant, plus décidée que jamais à partager vos fatigues et vos dangers.

LA PÉROUSE.

Mademoiselle de Kerven, vous persistez dans votre résolution? Vous êtes décidée à entreprendre ce long et périlleux voyage?

BLANCHE.

Dieu me donnera la force de l'accomplir, l'espoir de retrouver Georges soutiendra mon courage... J'ai hâte de partir.

NICOLE, en mousse.

Et moi, je vous suivrai, mam'zelle.

BLANCHE.

Toi! — oh! merci, merci!

(Les matelots embrassent une dernière fois les femmes qui les entourent, puis les rangs se reforment. — Entre le supérieur des frères de Notre-Dame de la Grâce, suivi de plusieurs frères de son ordre. — Tout le monde s'agenouille. — On bat aux champs.)

LE SUPÉRIEUR.

Au nom du Seigneur et de la sainte patronne des marins, vous tous, mes frères, qui allez porter dans des contrées sauvages le flambeau de la foi et de la civilisation... soyez bénis!

LA PÉROUSE.

Merci, monsieur le supérieur, vos souhaits se réaliseront, je l'espère; mais si le ciel en ordonnait autrement, notre dernière pensée serait une pensée chrétienne, et notre dernier cri serait : vive la France!

TOUS.

Vive la France!

LA PÉROUSE.

Maintenant, mes amis, à bord!

TOUS.

A bord!

(Départ général, embarquement. Des femmes pleurent sur le devant du théâtre; d'autres, en signe d'adieu agitent leurs mouchoirs.)

BONAVENTURE, accourant, son paquet sous le bras.

Où est-il? où est-il?... (A Cagliostro qui se tient au fond et regarde la mer d'un air pensif.) Monsieur de la Pérouse, s'il vous plaît? (Cagliostro lui montre la barque qui s'éloigne.) Ah! mon Dieu, il part!... une barque... vite une barque! (Il descend sur la grève en criant.) Monsieur de la Pérouse! Monsieur de la Pérouse!

CAGLIOSTRO.

Pauvres marins! reverront-ils jamais la France?

ACTE TROISIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU.

(A Vanikoro. A droite des rochers au bord de la mer. A gauche, la végétation sauvage).

SCÈNE PREMIÈRE.

MATÉ-OUMO, MAGHA, KOUROUKI et autres sauvages. Au lever du rideau, danse exécutée par les sauvages.

MATÉ-OUMO, paraissant sur les rochers.

Plus de fêtes, cessez vos jeux!

TOUS.

Maté-Oumo!

MATÉ-OUMO.

Que vos regards se tournent vers le grand lac... et que mes frères me disent ce que leurs yeux auront vu.

MAGHA.

Je vois au loin deux montagnes qui marchent, deux esprits puissants, car ils ont de grandes ailes blanches qui les portent sur les flots.

MATÉ-OUMO.

Non! ce sont les maisons flottantes des visages pâles.

TOUS.

Les visages pâles!

MATÉ-OUMO.

Cette race ennemie de ma race, ces hommes qui ont déjà foulé cette terre, et y ont semé la mort! Maté-Oumo était alors trop jeune et trop faible pour combattre; mais il se souvient : il a demandé au Grand-Esprit de les ramener et le Grand-Esprit l'a entendu.

MAGHA.

Faut-il rassembler les guerriers de la tribu, aiguiser la hache de combat, prendre le tomahawk et préparer nos pirogues?

MATÉ-OUMO.

Non, que mes frères se forment en conseil... (Les femmes apportent des nattes et les placent. Quelques-uns s'asseyent et entourent Maté-Oumo, qui est debout au milieu. Continuant.) Ma tribu a souvent triomphé par la force; mais ceux-là... (Il étend le bras vers la mer) commandent au tonnerre et à la mort; c'est par la ruse que nous les vaincrons. Leurs pères ont tué mon père. — Ils ont déchiré le cœur de Mativa, sa compagne, ils ont arraché de leurs bras le dernier enfant de leur amour. — L'âme du guerrier n'est pas encore vengée, et l'esprit de ma mère pleure chaque nuit à mon oreille. — Ah! qu'ils viennent! qu'ils viennent! Et mon père aura de belles funérailles, et l'âme de ma mère ne soupirera plus à mon chevet : Maté-Oumo, j'attends!... j'attends!...

Digitized by Google

MAGHA.

Ceux de la tribu exécuteront tes ordres.

MATÉ-OUMO.

Que mes frères descendent de ces rochers, qu'ils entourent leur chef, et que nul, pendant ce qui va se passer, ne tourne ses regards vers le grand lac. (Tous les autres sauvages viennent en scène et entourent Maté-Oumo.) Maintenant que l'on amène ici l'étranger. — Celui que ses compagnons ont abandonné dans une pirogue.... (Deux sauvages sortent.) Il connaît leurs usages... Il nous aidera à attirer nos ennemis vers cette côte semée d'écueils cachés sous les flots. (A Kourouki.) Toi, approche, pendant qu'il parlera, sois attentif à ses paroles... et obéis à ma pensée! va! (Kourouki fait signe qu'il obéira. — Les sauvages reviennent amenant le prisonnier : c'est Georges, dont la démarche est abattue; les vêtements qu'il portait à l'acte précédent sont en lambeaux. — Ses traits portent l'empreinte de ses longues souffrances.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES, Maté-Oumo lui fait signe d'approcher.

GEORGES.

Que me veut-on?... A quels tourments, à quelles nouvelles tortures suis-je réservé? Est-ce ma mort que vous avez résolue?... Tant mieux, je la préfère à l'existence misérable que je traîne depuis cinq ans parmi vous!

MATÉ-OUMO, qui l'a écouté avec calme.

Que ton esprit soit en repos. Maté-Oumo ne veut pas ta mort. Il veut s'entretenir avec toi; consens-tu à me répondre?

GEORGES, s'approchant.

Parle! que veux-tu savoir?

MATÉ-OUMO.

Dis-nous comment les hommes de ton pays sont parvenus à franchir les grands lacs; d'où leur viennent cette science et ce pouvoir?...

GEORGES.

De Dieu!

MATÉ-OUMO.

Et quand ils arrivent devant une terre inconnue, le Grand-Esprit leur dit-il : Là sont des rochers, des écueils; ou bien dit-il encore : Ma main a creusé un chemin, les flots porteront mes enfants sans danger vers la plage?...

GEORGES.

Quand une rive est explorée pour la première fois, quelques-uns se détachent du navire et vont chercher une baie dans des embarcations légères; quelquefois aussi, quand le pays est habité par une nation amie, lorsqu'on peut aborder sans danger, cette nation l'indique au moyen d'un signal. (Attention générale. — Kourouki, du haut du rocher, se penche pour écouter.)

MATÉ-OUMO.

Mon frère a parlé d'un signal... quel est-il?...

GEORGES.

Pendant le jour, c'est un mât qu'on élève, c'est un drapeau qu'on agite au vent...

MATÉ-OUMO.

Un drapeau?...

GEORGES.

Fait d'une pièce d'étoffe blanche.

MATÉ-OUMO.

Est-ce tout?

GEORGES.

Quelquefois aussi, ce sont des feux qu'on allume.

(Pendant qu'il parle, Kourouki a dressé un grand bâton sur les rochers et attache un morceau d'étoffe à son extrémité.)

MATÉ-OUMO, après un moment de silence.

Bien, Maté-Oumo pourra, s'il le faut, commander ce signal.

GEORGES.

Vous!... ici?... mais lorsqu'un rivage est inhospitalier comme le vôtre, lorsque les écueils sont semés partout, lorsque la mort est partout menaçante, lorsqu'à chaque pas la vague recouvre un abîme, un pareil signal serait un piége infernal... les malheureux qu'il attirerait, viendraient se briser contre vos bancs de coraux, et le canon de détresse se ferait bientôt entendre.

MATÉ-OUMO.

Sont-ils jamais venus nous visiter en amis, ceux qui tuent les femmes et volent les enfants?... — Maté-Oumo a entendu ce qu'il voulait savoir. — Que le prisonnier se retire.

(Georges fait un mouvement pour se retirer; on entend un coup de canon tiré au large par la frégate. Mouvement général.)

GEORGES, s'arrêtant et frappé d'étonnement.

Le canon!... oh! mon Dieu! n'est-ce point une illusion, un rêve?... Le canon!... un navire... un navire! (s'élançant sur les rochers.) Je ne me trompais pas! Deux frégates!... Je les vois!... je les vois! (Jetant un cri de joie.) Mais ce pavillon, c'est le pavillon de la France!... Des compatriotes!... des frères!... Ils viendraient à mon secours!... Mon Dieu!... est-ce le jour marqué pour ma délivrance?... (Il tombe à genoux comme pour remercier le ciel... puis se lève brusquement.) Mais, ils ne peuvent sans risquer de périr approcher des côtes... et le temps devient plus obscur... (Il lève les yeux et aperçoit un feu allumé par le sauvage.) Ah! ce signal! ce signal! je comprends tout!... (Aux sauvages.) Vous aviez aperçu ces bâtiments!... vous vouliez les attirer vers cette partie du rivage pour qu'ils vinssent se briser sur les récifs?... (Maté-Oumo reste impassible.) Mais je déjouerai votre perfidie!... je détruirai ce piége odieux!... (Il va pour s'élancer, les sauvages se jettent au-devant de lui, en levant leurs tomahawks.) Il est trop tard, les malheureux courent sur les récifs. (Avec force.) Eh bien, dussé-je périr, j'essayerai du moins de les prévenir, de les sauver. (Il s'élance à la mer. Mouvement des sauvages.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins GEORGES.

MATÉ-OUMO, les arrêtant de la main.

Avant qu'il soit arrivé jusqu'aux navires, ils se seront heurtés contre les écueils et la mer nous en apportera les débris. (A tous.) Maintenant, frères, vous pouvez vous réjouir! — La vengeance approche, portée sur les ailes de la tempête. (On entend le bruit de la tempête qui augmente peu à peu. Les danses recommencent plus animées. Nouveaux coups de canon. A ces dernières détonations tous s'arrêtent et regardent vers le rivage. Continuant.) Voyez, notre ruse a porté ses fruits.

MAGHA.

La mer les pousse avec violence contre les récifs.

MATÉ-OUMO.

C'est maintenant que la mort va s'abattre sur eux. Que mes frères m'obéissent, qu'ils mettent en sûreté leurs femmes et leurs enfants; nous déterrerons plus tard la hache du combat... allez!

SCÈNE IV.

A peine les sauvages sortent-ils de scène, qu'on entend au bas du rocher un grand tumulte de voix et de cris qui se mêlent au bruit de la tempête. — Tout le dialogue suivant s'engage hors de la vue du public et les voix semblent arriver du bas de la falaise.

CRI GÉNÉRAL.

Ah!...

LA PÉROUSE.

Du courage, mes amis!... Encore quelques efforts et vous aurez pied.

NICOLE.

A moi, Misaine!...

MISAINE.

Me voilà.

VA-DE-L'AVANT.

Prenez garde aux brisants!

CAMBUSIER.

Ah! la vague m'entraîne.

LE GRAND-MAT.

Ici, ici, le flot est moins dur.

CACHALOT.

Mademoiselle Blanche se noie.

VA-DE-L'AVANT.

A l'eau, à l'eau, il faut la sauver! (Toutes les voix parlent en même temps.)

CRI GÉNÉRAL.

Ah!... (Un moment de silence, après lequel on voit paraître, gravissant les rochers, plusieurs naufragés qui peuvent à peine se traîner. Parmi eux sont Misaine et Nicole.)

NICOLE.

Misaine!...

MISAINE.

Mon pauvre Nicolas... ah! mon lieutenant Georges doit être bien à son aise à l'heure qu'il est, car je ne vaux pas cher...

NICOLE, avec désespoir.

Et les autres, et les autres?

MISAINE.

Oui, pensons à eux... (Il va vers le fond.)

NICOLE.

Et mademoiselle Blanche, et son petit enfant?

Digitized by Google

MISAINE.

J'ai entendu qu'on allait à leur secours... (Pendant ces paroles d'autres naufragés ont paru.)

LA PÉROUSE, gravissant le rocher.

La main, mes amis, la main... j'ai un bras presque brisé.

TOUS.

Le commandant!... (Ils s'élancent vers lui et l'aident à monter.)

LA PÉROUSE, accablé.

Merci, camarades...

CAMBUSIER.

Ah! Dieu soit loué, le commandant est sauvé!

LE GRAND-MAT.

Vive le commandant!

TOUS, l'entourant avec affection.

Vive le commandant!

LA PÉROUSE.

Dieu m'est témoin, mes enfants, que dans cet horrible désastre, j'ai lutté autant que je pouvais le faire... et que j'aurais donné ma vie pour la vie de chacun de vous.

LE GRAND-MAT.

Vous êtes notre ami.

MISAINE.

Vous êtes notre père...

TOUS.

Vive le commandant!

VA-DE-L'AVANT, en bas.

A l'aide, à l'aide!...

MISAINE.

C'est Va-de-l'avant.

CAMBUSIER.

Et Cachalot, ils rapportent mademoiselle de Kerven..

LA PÉROUSE.

Blanche!...

MISAINE et NICOLE.

Mademoiselle Blanche!... (On aide à apporter Blanche évanouie.)

LA PÉROUSE.

Elle respire encore, n'est-ce pas?...

VA-DE-L'AVANT.

Je l'espère, commandant.

CACHALOT.

Nous avons fait ce que nous pouvions pour ça... (On dépose Blanche évanouie et on lui prodigue des soins.)

LA PÉROUSE.

Monsieur le chirurgien, je vous la recommande. (Il remonte aider au sauvetage qui s'opère au fond. Le jour est revenu.)

NICOLE, près de Blanche.

Ah! elle rouvre les yeux.

BLANCHE, revenant à elle.

Mes amis... c'est vous!... Quel malheur, mon Dieu, quel malheur!... Comme l'horrible tempête nous a assaillis tout à coup! — Par quel miracle avons-nous pu être sauvés?... J'ai vu un gouffre immense ouvert devant moi.... Je me suis sentie soulever par la vague et rouler au fond de l'abîme!... Il m'a semblé que je mourais, que j'étais engloutie avec mon enfant... (Elle regarde autour d'elle comme pour le chercher.) Mon petit Georges... que je serrais... dans mes bras...

NICOLE, à part, avec effroi.

Son enfant!...

BLANCHE.

Où est-il?... où est-il?... Mais où est-il donc, mon Dieu?

NICOLE.

Vous le portiez... dites-vous... dans vos bras?...

BLANCHE.

Oui, oui, je le tenais pressé contre mon cœur, lorsque la vague furieuse nous a couverts, nous a entraînés l'un et l'autre.

NICOLE, avec effroi.

Ah! mon Dieu! (A Blanche.) Et deux marins se sont élancés à votre secours?

VA-DE-L'AVANT.

Moi et Cachalot.

NICOLE.

Mais... ils n'ont rapporté que vous seule.

BLANCHE.

Moi seule... Ah! mon fils! mon fils!

NICOLE.

Hélas!... nous ne songions qu'à vous!...

BLANCHE.

Mais... il fallait me laisser mourir et le sauver, lui!... Oh! d'autres l'auront recueilli peut-être!... Répondez!... l'avez-vous vu!... savez-vous où il est?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, AKAHIVA, puis MISAINE, PLUSIEURS NAUFRAGÉS, quelques-uns blessés et portés par d'autres.

BLANCHE, courant à la Pérouse qui revient du fond.

Ah! monsieur de la Pérouse!...

LA PÉROUSE.

Qu'avez-vous, Blanche?...

BLANCHE.

Ce que j'ai!... Ah! vous l'avez sauvé, vous, n'est-ce pas? vous savez où est mon enfant?...

AKAHIVA, bas à la Pérouse.

J'ai vu son corps inanimé flotter sur les vagues.

LA PÉROUSE, à part.

Pauvre femme!... (Il détourne la tête.)

BLANCHE.

Vous détournez les yeux!... Vous ne répondez pas! (Jetant un cri terrible et fondant en larmes.) Ah! mon fils est mort!... mon fils est mort! (Elle tombe accablée.)

AKAHIVA, à part.

Hélas! ma mère pleurait ainsi quand on lui arrachait sa fille. (On entend au fond une voix criant : Au secours! à moi! au secours!)

LA PÉROUSE, remontant et regardant.

Ces cris!... Un homme qui cherche à atteindre le rivage!... (Venant à Blanche.) Blanche! il porte un enfant avec lui! (Il monte sur le rocher.)

TOUS.

Un enfant!

CAMBUSIER.

Il l'élève au-dessus des flots!

BLANCHE.

Ah! (Elle tombe à genoux.)

LA PÉROUSE, sur le rocher.

Ciel! ses forces paraissent épuisées!... Il va être entraîné par le courant!

TOUS, regardant. Après un temps.

Ah! il est perdu!

LA PÉROUSE.

Voyons, un homme de bonne volonté.

MISAINE, paraissant à gauche.

Moi!

PLUSIEURS.

Moi! moi! moi!

MISAINE.

J'ai parlé le premier!

LA PÉROUSE.

Mais il est impossible de diriger une embarcation de ce côté.

MISAINE.

Un brin de manœuvre!... Qu'on me l'attache sous les bras... (On lui attache un cordage.) Ah! mille balcines, j'arriverai jusqu'à lui ou je ne reviendrai pas! (Il se jette à la nage et disparaît.)

BLANCHE, tendant les mains vers la mer.

Ayez pitié, mon Dieu! (Aux matelots.) Et lui, lui, qui porte mon pauvre petit Georges... le voyez-vous toujours?...

LA PÉROUSE.

Il lutte encore... mais la mer l'entraîne chaque fois qu'il tente d'aborder.

BLANCHE, à genoux.

Mon Dieu, ayez pitié!

LA PÉROUSE.

Ah! il fait un dernier effort, plus énergique, plus désespéré!

BLANCHE.

Ayez pitié, mon Dieu, ayez pitié!

VA-DE-L'AVANT.

Tenez, voilà Misaine, qui se dirige vers lui!

LA PÉROUSE.

Ah! le naufragé l'a vu!... il l'a vu!... ses forces ne le trahiront pas maintenant... l'espoir va les centupler.

LE GRAND-MAT.

Misaine le saisit; il le soutient, l'encourage!

NICOLE, avec force.

Ah! brave Misaine

Digitized by Google

LA PÉROUSE, aux matelots qui tiennent le cordage.

Hâlez sur le brin... (On exécute le commandement.—Après un temps.) Deux hommes, là... deux hommes au bas de la falaise pour les aider à aborder...

TOUS

Les voilà! les voilà!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MISAINE, GEORGES portant l'enfant. A peine Georges a-t-il abordé que les matelots lui montrent Blanche.

BLANCHE, l'apercevant.

Moi... moi... je suis sa mère!...

GEORGES, sans la reconnaître.

Sa mère! (Il court à elle et lui donne l'enfant.) Sa mère!... (La regardant en face.) Ah!

BLANCHE.

Georges! Georges!

TOUS LES MATELOTS.

Georges!!

GEORGES.

Blanche!... ma bien-aimée, ma femme! (Il la presse dans ses bras.)

AKAHIVA.

Georges! vivant! Georges retrouvé!

BLANCHE.

Oui, Georges, mon mari!

AKAHIVA, s'éloignant avec colère.

Son mari!!

BLANCHE.

Et c'est lui qui a sauvé mon enfant! le tien, Georges, le tien!

GEORGES.

Mon fils! c'est mon fils! (Il le couvre de baisers.)

LA PÉROUSE.

Georges....

GEORGES.

Mon commandant, mes amis... vous tous, mes camarades d'autrefois!...

LA PÉROUSE.

Oui, Georges!... oh! nous ne désespérions pas de te retrouver un jour!

GEORGES.

Quel espoir pouviez-vous conserver... quand je me croyais abandonné, séparé de vous pour jamais?

LA PÉROUSE.

Une sorte de miracle nous avait appris que tu existais encore... c'est elle, Akahiva, qui nous a révélé une partie de ta destinée.

GEORGES.

Akahiva?...

AKAHIVA, avec amertume.

Oui, Dieu m'a éclairée, disent-ils, pendant mon sommeil.

GEORGES.

Pendant son sommeil!...

LA PÉROUSE, montrant Blanche.

Alors cette courageuse enfant m'a supplié de la prendre à mon bord... Ni les périls ni les fatigues n'ont pu rebuter son courage.

GEORGES.

Blanche!

BLANCHE.

L'espoir de te retrouver me soutenait. Mais toi, pauvre Georges... combien tu as dû souffrir!

GEORGES.

J'oublie tout ce que j'ai souffert, puisque je te revois, puisque nous voilà réunis.

LA PÉROUSE.

Hélas! nos maux sont loin de toucher à leur terme. Mille dangers, nous menacent encore sans doute. Mais vous, Georges qui habitiez cette île, vous nous direz quels sont les naturels qui la peuplent.

GEORGES.

Des sauvages rusés et cruels. Ce sont eux qui vous ont tendu le piége qui a causé la perte des deux frégates. Aussi longtemps que nous serons contraints de séjourner ici, il faudra les combattre, car c'est une haine à mort qu'ils nous ont vouée.

LA PÉROUSE.

Soyons donc sur nos gardes. Une partie de nos hommes, entraînés par les courants, ont abordé sur l'autre côté de l'île, allons à leur rencontre. Monsieur le chirurgien, faites emporter les blessés. Que nul de vous, enfants, ne reste en arrière. Souvenez-vous qu'à chaque pas il y a peut-être un ennemi qui vous observe, qui vous suit, qui est prêt à frapper.—Venez! venez! (Tout le monde sort, excepté Akahiva, qui s'est tenue assise à l'écart.)

SCÈNE VII.

AKAHIVA, seule.

Ils sont réunis!... J'ai été témoin de leur joie... j'ai vu leurs embrassements... et il m'a fallu dévorer mes larmes... Oh! que de haine il y avait dans mon cœur... que de haine pour elle... contre qui je ne peux rien... Georges, le seul d'entre eux qui ait témoigné de la pitié pour l'orpheline arrachée à son pays, à sa famille, Georges, le seul qui ait pleuré avec moi... elle me l'a pris, elle m'a volé son affection, son amour... Ah! pourquoi ne suis-je pas morte? pourquoi les flots ne m'ont-ils pas engloutie? Mais non!... J'existe... je souffre... je pleure!... (Avec violence et se levant.) Des larmes!... moi, des larmes!... La lionne ne pleure pas quand on lui prend le lion qu'elle aime... Elle se venge, elle déchire... Et je me sens le cœur, d'une lionne... Mais que puis-je sans aide, sans appui, seule, au milieu de mes ennemis?... (Pendant qu'elle parlait, ses yeux se sont fixés sur les objets qui l'entourent.) Dans ce pays... nouveau... inconnu? (Son visage prend tout à coup une expression de surprise.) Inconnu!... mais non, non... ces rochers... ce rivage... mes yeux les ont vus déjà... je les reconnais... je me souviens... je me souviens à présent... C'est ici que Mativa se traînait sur ses genoux pour me suivre... C'est ce rocher qu'elle a gravi, c'est là, là, qu'est tombée ma mère en me criant : Je viens!... C'est ici qu'a combattu mon père... ici qu'il a été frappé... Ce sable... (S'agenouillant et grattant avec ses ongles.) C'est là sous le sable que je fouille... que reposent ses ossements!... (Se relevant avec un air de triomphe.) Mon pays!... C'est mon pays!... Ah! Akahiva se sent forte... elle vous défie maintenant!... Européens maudits qui m'avez volée à ma mère pour faire de moi votre esclave, tremblez à votre tour!... Ici, je suis maîtresse, ici, je suis reine!... Le temps passé parmi vous n'a rien effacé de ma mémoire, ni les souvenirs de mon enfance, ni la fierté de ma race, ni le cri de guerre de ma nation... Ce cri que jetait autrefois Dacoma, mon père, pour appeler ses guerriers au combat : (Avec force.) « Tribu des Nappas!... lève-toi! lève-toi! » (A peine a-t-elle prononcé ces mots que de tous côtés on entend un cri terrible ; de toutes parts surgissent des sauvages qui se tenaient cachés. Les rochers en sont couverts, d'autres entourent Akahiva. Tous sont armés, à leur tête est Magha.)

SCÈNE VIII.

AKAHIVA, MAGHA, KOUROUKI, SAUVAGES.

MAGHA.

Qui a poussé notre cri de guerre?

AKAHIVA.

Moi.

MAGHA.

Une femme! une étrangère!

AKAHIVA.

Une étrangère! qui dit cela? qui dit qu'elle est étrangère parmi les Nappas, celle que Mativa a nourrie de son lait, celle que Dacoma, le grand chef appelait sa fille? (Mouvement.)

MAGHA.

Toi! fille de Dacoma?

AKAHIVA.

Si vous ne me croyez pas, suivez-moi, de l'autre côté de la savane, venez vers le village de notre tribu, je vous désignerai ceux qui habitaient chaque demeure. Venez, vous qui avez grandi pendant mon exil, je reconnaîtrai les vieillards et je vous dirai le nom de chacun d'eux... Et parmi vous-mêmes, il en est peut être que je reconnaîtrai aussi... Attendez... (Regardant Magha.) Toi... toi, tu t'appelles... Magha!

MAGHA.

C'est vrai.

AKAHIVA, à un autre.

Toi... tu es... (Voyant entrer Maté-Oumo et jetant un cri.) Ah!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MATÉ-OUMO.

MATÉ-OUMO.

Quelle est cette femme?...

Digitized by Google

AKAHIVA.

Les morts renaissent-ils après tant d'années? Le ciel a-t-il permis que Dacoma vînt revoir sa fille? Père, père est-ce toi?...

MATÉ-OUMO.

Que dit-elle?

AKAHIVA.

Est-ce bien toi, père, et vais-je revoir celle qui me berçait dans ses bras? Mativa reviendra-t-elle aussi pour saluer le retour de son enfant et pour lui dire : «Sois la bien venue dans la demeure de tes pères, Akahiva, sois la bien venue parmi nous!»

TOUS.

Akahiva!...

MATÉ-OUMO.

Akahiva!... c'était le nom de l'enfant que les visages pâles ont emmenée...

AKAHIVA.

Et cette enfant c'est moi.

MATÉ-OUMO.

Toi!...

AKAHIVA.

Oui, ils m'ont emportée comme une proie, ils m'ont imposé, comme un dur esclavage, leurs coutumes, leurs lois. Je suis Akahiva, te dis-je... Dacoma, tes bras ne s'ouvriront-ils pas pour recevoir ta fille?

MATÉ-OUMO.

Akahiva, mes bras te seront ouverts et mon cœur t'a reconnue.

AKAHIVA.

Ah!...

MATÉ-OUMO.

Mais n'espère plus les caresses de ta mère; mais ce n'est pas la voix de Dacoma qui te parle. Akahiva, as-tu perdu le souvenir du compagnon de ton enfance?... ne sais tu plus le nom de ton frère?

AKAHIVA.

Maté-Oumo!... (Elle se jette dans ses bras.)

MATÉ-OUMO.

Oui, celui qu'ils ont fait leur chef depuis que le père a cessé de vivre.

AKAHIVA.

J'étais folle de croire que les morts revenaient de la vallée des esprits. Ah! ils les ont bien tués, frère; mais nous les vengerons bien à notre tour.

MATÉ-OUMO.

Oui, il nous faut leur mort à tous.

TOUS.

Oui! oui!

AKAHIVA, rêveuse.

Tous?...

MATÉ-OUMO.

Leurs chevelures seront pendues aux parois de nos demeures. Frères, nous jurons que pas un seul ne sortira vivant de Vanikoro.

AKAHIVA, à part.

Pas un seul!... et Georges?...

MATÉ-OUMO.

Les voilà qui se dirigent de ce côté, ils reviennent...

AKAHIVA.

Partez, éloignez-vous...

MATÉ-OUMO.

Sans toi?

AKAHIVA.

Ne suis je pas leur amie?... Ecoutez, votre courage est égal au leur, mais leurs armes sont plus redoutables que les vôtres... Ne faites pas couler sans raison le sang de mes frères; c'est en les séparant, que vous triompherez de nos ennemis. Allez, et que Maté-Oumo revienne quand la lune aura parcouru la moitié de sa course.

MATÉ-OUMO.

Je reviendrai, sœur. (Il sort suivi de tous les sauvages. Akahiva se tient un instant à l'écart et s'éloigne ensuite.)

SCÈNE X.

VA-DE-L'AVANT, UN LIEUTENANT, MISAINE, BONAVENTURE, NICOLE, CACHALOT, LE GRAND-MAT, CAMBUSIER, MARINS CHARGÉS DE DÉBRIS, DE BALLOTS, etc..

TOUS.

Par ici!... par ici!

Le lieutenant donne des ordres à voix basse, aux matelots qui doivent élever un abri.

NICOLE.

Il paraît que c'est près de ces rochers qu'on va établir le campement.

LE GRAND-MAT.

Et nous v'là pour quéque temps dans cette île maudite.

CAMBUSIER.

Allons, vous autres, à l'ouvrage!

CACHALOT.

Il faut élever une tente, un abri, pour la nuit. (Misaine et Va-de l'avant entrent en soutenant Bonaventure.)

MISAINE.

Allons, allons, ferme donc, Bonaventure!

VA-DE-L'AVANT.

Eh! oui, du courage!

BONAVENTURE.

J'en ai, brave marin, c'est pas le courage, c'est les jambes qui me manquent. (Éternuant.) Atchim!

MISAINE.

Mais d'où sortez-vous donc pour être enrhumé comme ça?...

BONAVENTURE.

D'où je sors?... mais, je sors de l'eau. Oui, j'y étais tombé, en quittant le navire qui sombrait, je voulais descendre dans une barque! patatra! la tête me manque, le pied me tourne, et je plonge. C'est mauvais l'eau salée, j'en buvais beaucoup, mais je ne m'y faisais pas... enfin j'essaye de nager pour gagner le bord quand je me sens tiré par derrière... je me retourne pour prier la personne de lâcher le fond de ma culotte; c'était un poisson.

MISAINE.

Un requin?

BONAVENTURE.

Il ne m'a pas dit son nom. Heureusement la barque était venue à mon aide; on me saisit, on me tire par en haut, pendant que l'autre me tirait par en bas... enfin la lutte a fini, je suis sauvé... mais ma culotte est perdue.

NICOLE.

Bah! vous vous en ferez une autre.

BONAVENTURE.

Oui, mais en attendant, je suis bien gêné, quand je suis devant du monde... je n'ose pas regarder ce qui se passe derrière moi... Ah! le vilain voyage, mes enfans, le vilain voyage!

NICOLE.

Mais aussi pourquoi diable vous êtes vous embarqué?

BONAVENTURE.

Pourquoi?... Il est charmant, le petit mousse!... Pourquoi?... Mais pour rattraper monsieur de la Pérouse!... D'ailleurs est-ce que je savais que j'allais quitter Brest?... J'arrive sur le port, au moment où l'on tirait le canon... je saute dans une barque...

VA-DE-L'AVANT.

Bon! bon! nous savons ça.

BONAVENTURE.

Par malheur je me trompe de bâtiment. Au lieu de sauter sur l'*Astrolabe*, où était le commandant, je grimpe sur la *Boussole*. Tout à coup, je sens quelque chose qui remue sous mes pieds, quelque chose qui remue dans ma tête, quelque chose qui remue dans mon estomac...

MISAINE.

C'était le roulis.

BONAVENTURE.

Non, c'était le mal de mer.

NICOLE.

On avait levé l'ancre.

VA-DE-L'AVANT.

Et nous étions partis.

BONAVENTURE.

Je crie : « Arrêtez!... je demande à descendre! »

MISAINE.

On ne vous a pas écouté.

BONAVENTURE.

Si... quinze jours après, quand nous étions à Madère.

MISAINE.

La patrie du bon vin!

BONAVENTURE.

C'est là que j'ai pu enfin livrer l'habit de monsieur de la Pérouse; il n'en a pas voulu... il était trop étroit.... Que faire?... Retourner en France? je n'avais pas d'argent pour

Digitized by Google

payer mon passage... Ma foi, j'ai pris mon parti... je me suis résigné à faire mon petit tour du monde... je suis devenu le tailleur de l'équipage, et, de fil en aiguille, me voilà ici.

MISAINE.

Et la Bobinette ?

BONAVENTURE.

Hélas! la malheureuse, elle m'attend toujours!... Pauvre Bobinette!... Enfin, je l'épouserai à mon retour, si elle ne s'est pas mariée pendant mon absence...

NICOLE.

Et si nous sortons de cette île habitée par des sauvages.

BONAVENTURE.

Hein?... des sauvages!

MISAINE.

Je crois bien... Et des cannibales, encore.

BONAVENTURE, effrayé.

Des cannibales!... Nous sommes chez des cannibales?

MISAINE.

Qui vous dévorent un homme comme une côtelette.

BONAVENTURE.

Oh! le vilain voyage! le vilain voyage!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA PÉROUSE, GEORGES, BLANCHE, MATELOTS ET MARINS de l'*Astrolabe* et de la *Boussole* avec des planches, des armes, des débris de toute sorte provenant du naufrage; puis AKAHIVA.

LA PÉROUSE, à un lieutenant.

Lieutenant, mettez en sentinelle des hommes, qu'on relèvera d'heure en heure. (Le lieutenant choisit deux hommes qui prennent leurs fusils et sortent avec lui; pendant le dialogue suivant le lieutenant place les sentinelles sur les rochers et revient en scène.)

MISAINE, montrant un ballot.

Ah! voilà mon traversin. (Avec malice.) A votre service, monsieur Nicolas.

NICOLE.

Vous m'ennuyez!... (Elle remonte et se met à l'ouvrage.)

MISAINE, la regardant et à part.

Quelle poigne!... Comme elle vous manie un ballot... décidément, c'est un homme!

(Akahiva a reparu pendant le commencement de la scène. Pendant ce qui précède, on a dressé des tentes, formé des palissades, allumé des feux. La nuit est tout à fait venue.)

BONAVENTURE.

Ah! ça, et souper? on ne parle pas de souper?... Enfin, dormons... rêvons de Bobinette! (Il s'étend à terre.)

MISAINE, à Nicole.

Voilà une fameuse couchette, Nicolas!... viens donc, le petit, tu dormiras là comme dans la plume.

NICOLE.

Merci! Vous ronflez comme une trompette!

MISAINE, à part.

Je savais bien qu'il refuserait... Ça n'est pas lui, c'est sa sœur. (Tout le monde s'est étendu, soit à terre, soit sur des couvertures.)

BLANCHE, qui est près de Georges.

Georges, mon ami, je bénis la Providence qui nous a réunis...: Mais quand reverrons nous notre pays, quand reverrai-je ma sœur et mon père?

GEORGES.

Espérons, Blanche, espérons! (Après un moment.) Mais tu parais accablée.

BLANCHE, s'endormant.

Oui, mes yeux se ferment malgré moi... Georges... mon fils... ici... tous deux, près de moi... (Elle s'endort. — Profond silence. — Akahiva, qui s'était couchée et avait feint de dormir, relève peu à peu la tête. — Au fond on aperçoit sur les rochers deux sentinelles qui se promènent et qui, alternativement, entrent en scène et en sortent.)

AKAHIVA, à part.

Ils dorment tous! (Elle se lève doucement et regardant vers le fond, puis elle se penche et écoute.) Ils viennent!... ils ne soupçonnent rien, ceux qui veillent là haut; mais mon oreille est plus attentive, je les vois se glisser à travers les rochers, je les entends qui rampent dans les herbes. (A peine a-t-elle dit ces mots qu'on entend le cri de la chouette.) Le signal! (On voit surgir des sauvages. — Les deux sentinelles reparaissent sur les rochers; deux sauvages rampent jusqu'à elles, puis tout à coup s'élancent sur les deux matelots, et lorsqu'ils ont disparu on entend deux gémissements étouffés.) Ma mère, c'est la vengeance qui commence! (Les deux sauvages reparaissent, Akahiva leur fait signe d'attendre, puis elle s'approche ou plutôt rampe jusqu'auprès de Blanche. — La regardant.) Cette femme!... oh! je la hais!... (Elle essaye de prendre l'enfant qui repose dans les bras de Blanche.)

BLANCHE, rêvant

Georges!... mon fils!...

AKAHIVA.

Ah!... (Elle se rejette en arrière avec effroi. — Après un moment.) Un rêve!... rêve d'amour! de bonheur! (Elle s'éloigne avec précaution. — Maté-Oumo descend jusque parmi les Français, il fait un signe et tous les siens vont s'élancer autour de lui.) Non!... pour quelques-uns que leurs bras auront frappés, les autres extermineront tous nos frères... qu'ils partent... (Les sauvages disparaissent. A Maté-Oumo.) Regarde cette femme.

MATÉ-OUMO.

Eh bien?

AKAHIVA.

C'est sur elle que nous vengerons notre mère.

MATÉ-OUMO.

Comment?...

AKAHIVA, elle prend l'enfant.

Prends cet enfant et attends, attends là... (Elle lui remet l'enfant et lui montre les rochers.) Elle te suivra comme ma mère a suivi ceux qui m'arrachaient de ses bras... Va... (Maté-Oumo gravit les rochers, puis parvenu au milieu, s'arrête et attend. — Akahiva à voix basse.) Blanche! Blanche!

BLANCHE, s'éveillant.

Qui m'appelle?

AKAHIVA.

Moi.

BLANCHE.

Akahiva!

AKAHIVA.

Silence!... Pas un mot, pas un cri!... il y va de la vie de ton enfant.

BLANCHE.

Mon enfant!... (Akahiva lui montre Maté-Oumo qui tient l'enfant endormi.) Ah!

AKAHIVA, bas, lui mettant la main sur la bouche.

Pas un cri, te dis-je, ou l'enfant est mort.

BLANCHE, tremblante

Mort!... pitié!.. pitié!... (Elle tombe à genoux et tend les mains vers Maté-Oumo.)

AKAHIVA, à part.

A genoux .. comme elle!... comme toi, ma mère!

MATÉ-OUMO, fait impérieusement à Blanche le geste de le suivre.

BLANCHE, se relevant.

Que veut-il?

AKAHIVA.

Il t'ordonne de le suivre...

BLANCHE.

Le suivre?... jamais! (Elle recule avec horreur. — Maté-Oumo lève son couteau sur l'enfant.) Ah!... (Maté-Oumo s'éloigne lentement. — A chaque pas qu'il fait Blanche en fait un elle-même et gravit ainsi le rocher à sa suite. Elle s'arrête un instant et se tourne vers ceux qu'elle quitte.) Georges... Georges... mes amis... (Maté-Oumo s'éloigne encore, elle le suit de nouveau.)

AKAHIVA, sur le devant du théâtre.

Toi aussi, ma mère, tu appelais ton soutien, ton mari, et celui-là ne dormait pas... Il était mort! (Maté-Oumo et Blanche disparaissent tout à fait.)

ACTE QUATRIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

Une forêt vierge à Vanikoro.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau quelques sauvages, parmi lesquels est Kourouki, marchent ou rampent avec précaution, se glissant dans les hautes herbes, ou se cachant derrière les arbres.

Un bruit de pas et d'armes se fait entendre.

Kourouki pousse un cri, et tous disparaissent.

Alors on voit arriver M. de la Pérouse, suivi d'un détachement imposant dont font partie Georges, Misaine, Bonaventure, Va-de-l'avant et Nicole.

SCÈNE II.

LA PÉROUSE, GEORGES, MISAINE, VA-DE-L'AVANT, BONAVENTURE, NICOLE, MATELOTS et MARINS.

LA PÉROUSE, à Georges.

Est-ce là le chemin qui conduit à la tribu des Nappas?

Digitized by Google

GEORGES.

Oui, commandant, et c'est dans leur village qu'ils ont dû cacher Blanche et mon enfant.

LA PÉROUSE.

Poursuivons nos recherches, ne nous rebutons pas !...

VA-DE-L'AVANT.

Nous rebuter !... jamais, commandant !

BONAVENTURE, tenant une grande canardière.

Seulement, je demande à souffler un peu. Ouf ! je suis éreinté !...

MISAINE.

Et moi, donc !... je tombe, quoi ! je tombe !

LA PÉROUSE.

Soit, j'accorde quelques instants de halte.

TOUS.

Ah !...

NICOLE.

Comment ! vous êtes déjà las ?... Si ça ne fait pas pitié ! des hommes !... Mais moi, qui ne suis qu'une...

MISAINE, vivement.

Qu'une quoi ?...

NICOLE, se reprenant.

Moi qui ne suis qu'un mousse... j'ai plus de cœur que vous.

BONAVENTURE.

Il ne s'agit pas de cœur... Ce n'est pas le cœur qui me manque, c'est toujours les jambes; la preuve, c'est qu'après la disparition de madame Blanche et du petit, quand M. de la Pérouse a ordonné une battue, j'ai demandé à faire partie du détachement.

GEORGES.

Oui, et je te remercie; je vous remercie tous, mes amis, de votre dévouement.

VA-DE-L'AVANT.

Allons donc !... c'était tout simple, mon officier.

MISAINE.

Nous n'avons fait que notre devoir.

NICOLE.

Est-ce que nous pouvions les laisser aux mains de ces affreux cannibales ?

BONAVENTURE.

Elle est si bonne ! et le petit, donc ! si aimable, si gentil !... C'est-à-dire que, pour le retrouver, je me jetterais dans le feu !

GEORGES.

Brave garçon !... tu l'aimes donc, mon fils ?

BONAVENTURE.

Si je l'aime !... lui que j'ai vu naître... que j'ai tant de fois bercé sur mes genoux, comme une maman nourrice... Oui, je l'aime... je l'aime comme si je l'avais nourri de mon lait.

GEORGES.

Eh bien ! aidez-moi donc à le sauver, à l'arracher, lui et sa mère, des mains de nos ennemis.

TOUS.

Oui ! oui !...

LA PÉROUSE.

Bientôt, si Dieu seconde nos efforts, nous pourrons quitter cette plage, nous rembarquer sur le bâtiment que nos charpentiers, nos matelots, sont en train de construire, et nous reverrons notre patrie, ceux que nous aimons, et qui déjà peut-être pleurent notre mort.

GEORGES, bas.

Revoir notre patrie... Vous souvenez-vous, commandant, de la prédiction de Cagliostro ?...

LA PÉROUSE, bas.

Tais-toi, Georges, tais-toi !... Bien souvent ce funeste pronostic m'est revenu à la pensée depuis notre naufrage, et mes yeux s'arrêtaient avec douleur sur ceux qui m'entourent... sur toi, mon ami, sur la pauvre Blanche, sur tous mes braves compagnons. — Quoi ! me disais-je alors, pas un, pas un seul n'échapperait de cet horrible désastre !... Et mon cœur se brisait, des larmes brûlantes inondaient mon visage, et je criais à Dieu : Seigneur, prenez ma vie, prenez-moi plus encore, prenez la gloire promise à mon nom, cette gloire payée par tant de fatigues et de douleurs; oui, que mon corps périsse dans les flots, que mon nom s'éteigne dans l'oubli, mais que votre colère ne frappe que moi seul !

GEORGES.

Nous serons plus forts que notre malheur. Que Blanche et mon enfant me soient rendus, et vous verrez après si le courage me manquera !

LA PÉROUSE.

Nous les retrouverons, Georges : n'est-ce pas, camarades, que le jour où il nous sera permis de quitter ces côtes, vous ne voudriez pas partir sans avoir retrouvé la femme et le fils de votre lieutenant ?

TOUS.

Jamais, commandant, jamais !

GEORGES.

Hâtons-nous donc de nous remettre à leur recherche. Chaque heure, chaque instant augmente leurs dangers peut-être. En route, mes amis, en route !

TOUS.

Partons !... (Pendant la fin de cette scène, les arbres et le pont se sont couverts de sauvages. Au moment de se mettre en route les marins les aperçoivent.)

TOUS.

Les sauvages !...

LA PÉROUSE.

Formez vos rangs, camarades !... (On s'apprête à faire feu, lorsque tout à coup paraissent Akahiva et Maté-Oumo.)

LA PÉROUSE, avec surprise, s'arrêtant.

Akahiva !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, AKAHIVA, MATÉ-OUMO, KOUROUKI, SAUVAGES.

MATÉ-OUMO.

Que viennent faire ici les visages pâles ? Quel dessein les amène au fond de nos forêts ?

AKAHIVA.

Notre père et notre mère sont morts, et nous n'avons pas d'enfants que vous puissiez nous voler.

LA PÉROUSE.

Nous venons vous redemander celui de Blanche de Kerven, et Blanche de Kerven elle-même.

MATÉ-OUMO.

Nos oreilles ont entendu les paroles du chef, notre esprit ne les a pas comprises.

GEORGES.

Mensonge !... vous seuls avez pu enlever l'enfant et sa mère, et vous nous les rendrez !

TOUS LES MATELOTS.

Oui ! oui !...

MATÉ-OUMO.

Nos yeux n'ont pas vu ceux que vous cherchez.

LA PÉROUSE.

Nous ne serons pas dupes de cette imposture. Je visiterai votre village, je fouillerai chacune de vos cases...

MATÉ-OUMO.

Mes frères sont libres d'agir ainsi : quelques-uns d'entre nous les accompagneront.

LA PÉROUSE.

Soit !... Venez donc ! conduisez-nous !... Et s'il est arrivé malheur à ceux que nous cherchons, vous serez sévèrement châtiés !... (Ils s'éloignent tous. Pendant ce qui précède, Bonaventure et Misaine, qui ont depuis longtemps cédé à la fatigue et se sont endormis, restent seuls.

Kourouki va sortir avec les autres; mais il s'arrête et regarde les deux dormeurs, revient plusieurs fois sur ses pas et finit par rester auprès d'eux.)

SCÈNE IV.

BONAVENTURE, MISAINE, endormis, KOUROUKI.

(Kourouki tourne autour des deux matelots, les regarde, les touche, et il se demande ce qu'il va faire; puis, attendu qu'ils sont deux et qu'il est seul, il se décide à leur attacher les mains avec des lianes.)

MISAINE, rêvant, pendant que Kourouki lui lie les mains.

Ah ! que c'est bête !... Nicole, mais laisse donc !... tu me chatouilles, Nicole !... (Kourouki attache les mains de Bonaventure.)

BONAVENTURE, rêvant.

Laissez mes mains, Bobinette ! ne les pressez pas si tendrement, Bobinette !... Oh ! Bobinette ! voilà votre mari qui rentre !... (Kourouki a fini de lier les deux matelots : il les éveille.)

MISAINE, s'éveillant en sursaut.

Hein ? quoi donc ?... qu'est-ce que c'est ?...

BONAVENTURE, de même.

Entrez !...

Digitized by Google

MISAINE.

Tiens! je m'étais assoupi...

BONAVENTURE.

Je rêvais de mademoiselle Bobinette. (Regardant ses mains.) Ah! ciel! je suis attaché!

MISAINE.

Ah! bah! mais moi aussi!

BONAVENTURE, apercevant Kourouki et jetant un cri d'effroi.

Un sauvage!...

MISAINE, effrayé.

Un sauvage?... (Kourouki se met à rire en les narguant.)

BONAVENTURE.

Il nous nargue, le lâche!

MISAINE.

Ce moricaud-là n'est pas seul, ou bien il en appellera d'autres à son aide.

BONAVENTURE.

Ah! nous sommes perdus, mon ami! (Kourouki examine les prisonniers et tourne autour d'eux.)

MISAINE.

Comme il nous reluque!... Qu'est-ce qu'il veut faire de nous?...

BONAVENTURE.

Ah! mon pauvre Misaine, il me vient une horrible pensée!...

MISAINE.

Et à moi aussi! Il semble examiner de quelle qualité est notre chair, mon ami...

BONAVENTURE.

Oui... mais c'est affreux! c'est atroce!... (Kourouki s'arrête devant Bonaventure : il semble lui donner la préférence; il le mord un peu et paraît satisfait.)

Grand Dieu! il me goûte!... mais... il me goûte, le scélérat.... et il a l'air de me trouver bon!...

MISAINE.

Oui... tu es plus gras... il te donne la préférence.

BONAVENTURE.

La préférence!... bien obligé! Que faire? comment l'attendrir? Ah! je vais lui parler le langage de son pays! — Sauvage, moi pas bon à manger du tout... (Montrant Misaine) Li, qu'est meilleur... Ah! li qu'est bien meilleur... li qu'est sucré...

MISAINE.

Non, non, li gras, li bien meilleur, avec des patates tout autour.

BONAVENTURE, à Kourouki.

Si bon sauvage pas manger petit blanc, petit blanc faire à li jolis cadeaux... donner bon tafia... et bel habit de bouracan pour habiller li à la mode... (Voyant que Kourouki ne lui prête aucune attention.) Il ne répond pas!... Il n'est pas coquet. (Misaine fait un mouvement comme pour se sauver tout en rampant. Kourouki s'élance vers lui et le retient par une jambe.)

MISAINE, avec gentillesse.

Moi, donner à toi un bon paire de souliers lacés. (Kourouki remonte et aiguise son coutelas.) Ah! il aiguise son coutelas!...

BONAVENTURE.

Sapristi!... A la fin, monsieur, qu'est-ce que vous prétendez faire de nous? (Kourouki répond par gestes qu'il veut les scalper.)

MISAINE, avec effroi.

Ah! miséricorde!... il veut... il veut nous scalper!...

BONAVENTURE, tranquillement.

Nous scalper!... oh! si ce n'était que cela...

MISAINE.

Comment! que cela!... Il est charmant, avec son air tranquille!...

BONAVENTURE.

Je ne tiens pas beaucoup à mes cheveux.

MISAINE.

Mais pour scalper, malheureux! pour enlever les cheveux, on coupe la peau avec!...

BONAVENTURE.

Ah! on coupe la peau? Ça devient inquiétant.

MISAINE.

Très-inquiétant. (Kourouki d'un bond s'élance sur Bonaventure et se met en devoir de le scalper, il le saisit par le chignon; mais il reste terrifié en voyant la chevelure de Bonaventure lui rester dans la main; puis il jette un cri d'effroi et se sauve en laissant tomber son coutelas et la perruque.)

MISAINE.

Ah! bah! (Il regarde avec étonnement la tête chauve de Bonaventure.)

BONAVENTURE.

Voilà!... je porte perruque, mon ami.

MISAINE.

Ah!

BONAVENTURE.

Mais Bobinette ne l'a jamais su... Si tu la vois, ne lui en parle pas.

MISAINE.

Ah! je comprends à présent ton sang-froid de tout à l'heure!...

BONAVENTURE.

Parbleu! je ne risquais rien!... et c'est peut-être ma perruque qui nous aura sauvé la vie...

MISAINE.

Comment ça?

BONAVENTURE.

Le sauvage m'a cru sorcier; il s'est enfui, et dans sa terreur il a laissé tomber son coutelas... Il peut nous servir à couper nos liens...

MISAINE.

Attends, ça sera bientôt fait. (Il prend avec ses deux mains liées le coutelas qui est à terre et coupe les liens de Bonaventure.)

BONAVENTURE.

Je suis libre! Libre!...

MISAINE.

A mon tour. (Bonaventure lui coupe les liens.) Ah! je respire... A présent nous allons...

BONAVENTURE.

Chut! taisons-nous.

MISAINE.

Qu'est-ce qu'il y a?

BONAVENTURE, tremblant.

Il y a que... je viens de voir briller... là... là... dans les buissons... deux grands yeux noirs.

MISAINE.

Là?...

BONAVENTURE, tremblant.

Ne... ne... regarde pas... C'est un monsieur du pays qui se glisse en rampant de ce côté... C'est leur manière de se promener à eux... Ne dérangeons pas celui-là...

MISAINE.

Soit; tâchons de rejoindre le détachement.

BONAVENTURE.

Oui, oui... partons... mais faisons bonne contenance... Nous sommes des hommes, que diable!... nous sommes des hommes. (Ils sortent par la droite.)

SCÈNE V.

MATÉ-OUMO paraît, se glissant dans les hautes herbes; il se redresse et les regarde s'éloigner, fait un signe; MAGHA se redresse comme lui.

MATÉ-OUMO.

Partis! Qu'ils rejoignent les autres; qu'ils cherchent la prisonnière, ils ne la trouveront plus là-bas.

MAGHA.

Le chef a trop attendu; il fallait sacrifier la fille des blancs.

MATÉ-OUMO, pensif.

Oui, je le voulais...

MAGHA.

Quelle puissance peut empêcher un chef de frapper un ennemi quand il l'a condamné?

MATÉ-OUMO.

Quelle puissance? Mon esprit se le demande. — Chaque fois que je suis loin d'elle, je veux qu'elle meure, le jour même, à l'instant; et quand on l'amène devant moi, ma colère s'endort, j'attends jusqu'au lendemain.

MAGHA.

Sa vie est un danger pour nos frères.

MATÉ-OUMO.

Je le sais.

MAGHA.

Les siens ont tué la famille de Maté-Oumo.

MATÉ-OUMO, avec haine.

Je le sais, je le sais.

MAGHA.

Que décide-t-il en ce moment?

MATÉ-OUMO.

Qu'elle meure!

Digitized by Google

MAGHA.

Je vais remplir ses ordres. (Il s'éloigne.)

MATÉ-OUMO, l'arrêtant, et avec force.

Non... non... Ma main seule doit venger nos morts. Qu'elle vienne! (Magha sort.)

SCÈNE VI.

MATÉ-OUMO, puis BLANCHE et MAGHA.

MATÉ-OUMO, seul.

Akahiva dit vrai, la science des visages pâles est grande... Leurs sages sont plus puissants que les nôtres... ils ont peut-être des moyens secrets qui brisent la volonté d'un homme... qui rendent le cœur lâche et le bras faible... C'est pour cela que mon esprit se trouble quand la prisonnière me parle, que mon cœur faiblit quand mes yeux se portent sur elle. (Magha amène Blanche, lui montre Maté-Oumo et s'éloigne.) La voilà!... Aujourdhui je fermerai mon oreille, je détournerai mes regards, et ma main ne tremblera pas.

BLANCHE.

Pourquoi me sépare-t-on de mon enfant?... Pourquoi m'avez-vous forcée à vous suivre?...

MATÉ-OUMO.

Quand je t'ai ordonné de quitter le camp de tes frères, tu étais destinée à mourir.

BLANCHE.

Que vous ai-je fait?

MATÉ-OUMO.

Les tiens sont venus dans ce pays, et ils ont payé l'hospitalité par le vol et par le meurtre.

BLANCHE.

Si ce crime a été commis, le ciel le punira.

MATÉ-OUMO.

Et moi je le venge.

BLANCHE.

Sur moi?

MATÉ-OUMO.

Tes frères fouillent en ce moment nos demeures; s'ils doivent te retrouver à leur retour, ils te retrouveront morte. (Il lui saisit le bras.)

BLANCHE, tombant à genoux.

Attendez!... attendez!... Laissez-moi du moins revoir mon enfant; laissez-moi l'embrasser, vous me tuerez après...

MATÉ-OUMO, laissant retomber son bras.

J'avais dit que mon oreille se fermerait à ta voix; j'avais dit que mes yeux ne s'arrêteraient plus sur les tiens, et cependant je t'écoute, et cependant je te regarde. Mais quelle puissance as-tu donc qui soit plus forte que ma volonté?

BLANCHE.

Hélas! je n'ai que mes prières et mes larmes!

MATÉ-OUMO.

D'autres m'ont prié déjà et ma colère est restée inflexible; d'autres ont pleuré à mes pieds et mon âme ne s'est pas attendrie. Je te dis qu'il y a en toi un pouvoir mystérieux... Quel est-il?

BLANCHE, se levant.

C'est Dieu sans doute qui vous émeut en ma faveur.

MATÉ-OUMO.

Non! le Grand-Esprit m'a dit : Souviens-toi de la vengeance! — J'ai voulu obéir!... mais ta voix suppliante me remplissait de trouble; ton désespoir me rendait lâche, et chaque fois que mon tomahawk s'est levé sur ta tête, ma main l'a laissé retomber sans te frapper, mon cœur frémissait comme si c'était lui que l'arme allait écraser.

BLANCHE.

Ah!... c'était la pitié!... Oui, malgré vous-même, vous étiez touché de ma douleur, vous aviez pitié de mon désespoir!...

MATÉ-OUMO, avec force.

De la pitié!... non!... non! car Maté-Oumo s'est demandé s'il serait heureux de te savoir libre et partie! et cette pensée allumait la fureur dans son âme. Libre, toi!... (D'une voix farouche.) Que ferais-tu si tu étais libre?

BLANCHE.

Mon devoir ne serait-il pas de retourner parmi les miens?

MATÉ-OUMO.

Et tu partirais, tu t'en irais loin de moi?... Loin de moi!... Ah! si tu partais... Maté-Oumo se mettrait à ta poursuite... il te saisirait de nouveau, et il aurait alors le courage de te tuer! (Il lève son tomahawk sur la tête de Blanche.)

BLANCHE, poussant un cri et tombant évanouie.

Ah!!

MATÉ-OUMO, la regardant d'un œil hagard.

Est-ce-que je l'ai tuée?... (Détournant la tête et faisant un pas pour s'éloigner d'elle. Il s'arrête et regarde son tomahawk.) Je ne croyais pas l'avoir frappée de cette arme... (Il rejette le tomahawk, retourne près de Blanche; il se penche vers elle presque en pleurant. Il lui met la main sur le front. Avec joie.) La vie est encore en elle!... que faire?... Ah!... (Il fait un signe Magha paraît.) L'enfant!... (Magha sort.) Chez eux les mères sont comme les nôtres, la voix de leur enfant est une douce musique pour elles, et, du seuil de la tombe, leur âme doit s'éveiller pour l'écouter encore...

(Magha a rapporté l'enfant, et en disant ces dernières paroles Maté-Oumo a placé le petit Georges auprès de sa mère. Magha sort.)

LE PETIT GEORGES.

Maman! maman!

(Blanche revient peu à peu à elle. Elle promène autour d'elle des regards effrayés, puis elle aperçoit son enfant.)

BLANCHE.

Ah! Georges!... mon fils!... (Elle l'étreint sur son cœur et le couvre de baisers.)

(Maté-Oumo, qui est resté à genoux près d'elle, n'a pas cessé de la regarder avec anxiété; à mesure qu'elle a repris ses sens, les traits de Maté-Oumo ont exprimé la joie la plus vive, et au moment où elle vient de se ranimer tout à fait et d'embrasser son enfant, il tend ses mains vers Blanche.)

MATÉ-OUMO.

Oh! que la douleur ne ferme plus tes yeux, que ton visage ne s'inonde plus de larmes! — Je ne peux pas te voir souffrir, je ne peux pas te voir pleurer...

LE PETIT GEORGES.

Maman, qu'est-ce que tu as donc? Est-ce que tu es malade? dis.

BLANCHE, avec tendresse.

Non!... non!... je ne souffre plus!... puisque tu es près de moi, puisqu'il m'est permis de te presser dans mes bras!... (Se tournant vers Maté-Oumo, qui les regarde en silence.) Est-ce pour la dernière fois que vous me permettez de l'embrasser?...

MATÉ-OUMO.

Écoute : la haine qui existe entre nos deux nations, les miens ne l'ont pas fait naître. — Cette haine peut s'éteindre; veux-tu que cela soit?

BLANCHE.

Si je le veux! Parlez! parlez, de grâce!

MATÉ-OUMO.

Tes frères m'ont pris tout ce que j'aimais; ils m'ont arraché toute la joie de ma vie. Eh bien! que ma case ne reste plus déserte; viens l'habiter avec moi, sois la compagne de Maté-Oumo.

BLANCHE, avec terreur.

Moi, votre femme!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AKAHIVA.

AKAHIVA entre.

Blanche!

BLANCHE, avec espoir.

Akahiva! Ah! tu m'aideras à fléchir sa colère!... tu intercéderas pour nous.

AKAHIVA, passant à Maté-Oumo.

Mon frère m'avait quittée et je me demandais la cause de son absence. Akahiva la connaît maintenant; cette femme n'est pas morte.

BLANCHE.

Akahiva!...

AKAHIVA.

Akahiva te hait!

BLANCHE.

Que dit-elle?

AKAHIVA.

Par toi j'ai souffert, par toi j'ai pleuré!... Je te hais!... te dis-je, et la lâcheté qu'il a eue, lui, nous verrons si d'autres l'auront aussi... (Elle fait un signe; Maté-Oumo lui saisit le bras.)

MATÉ-OUMO.

Non... elle ne mourra pas.

AKAHIVA, à part.

Ah! je lis dans ton cœur, et je te la ferai haïr... (Haut.) Maté-Oumo veut être généreux, soit!... il comblera de joie le cœur de son ennemi.

MATÉ-OUMO.

De quel ennemi parle ma sœur?

Digitized by Google

AKAHIVA.

De celui qu'elle aime.

MATÉ-OUMO.

Celui... qu'elle aime?

AKAHIVA.

Le père de cet enfant, le seul qu'elle puisse jamais aimer; car pour lui, pour le retrouver, pour le revoir, elle a bravé toutes les fatigues et tous les dangers... Elle a sacrifié sa famille, sa patrie...

MATÉ-OUMO, avec fureur.

Elle!... elle!...

AKAHIVA.

Et par amour pour lui, elle donnerait sa vie plutôt que d'être à toi.

MATÉ-OUMO.

Mais cet homme?... cet homme?...

AKAHIVA.

Eh! que t'importe cet homme?... c'est d'elle qu'il s'agit... C'est elle seule qui doit exciter la colère...

BLANCHE, à genoux et serrant son fils contre sa poitrine.

Mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de nous!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GEORGES, puis peu à peu LES SAUVAGES, entrant et remplissant la scène.

GEORGES, entrant précipitamment et courant à elle.

Blanche!...

BLANCHE.

Georges!

AKAHIVA.

Georges!

GEORGES.

Ah! mon cœur ne me trompait pas quand il m'entraînait de ce côté!...

MATÉ-OUMO.

Ah! c'est lui qui est aimé d'elle!... (Il lève son tomahawk sur la tête de Georges.)

AKAHIVA, lui arrêtant le bras.

Non! non!...

MATÉ-OUMO, étonné.

Pourquoi retiens-tu mon bras?

AKAHIVA.

Ne le tue pas, sa vie est sacrée.

MATÉ-OUMO.

Pourquoi?

AKAHIVA, hésitant.

Il a eu pitié de moi quand j'étais en exil... Je ne veux pas qu'il meure.

MATÉ-OUMO.

Est-ce que cette pitié peut racheter la vie de Dacoma?

AKAHIVA.

Il a pleuré au récit de la mort de notre mère... Je ne veux pas qu'il meure...

MATÉ-OUMO.

Est-ce que le sang de ma mère peut se laver par une larme?... (Il va encore pour frapper; Akahiva l'arrête.)

AKAHIVA, l'amenant sur le devant et avec énergie.

Je ne veux pas qu'il meure!... je l'aime!...

MATÉ-OUMO.

Toi?

AKAHIVA.

Oui, c'est un sort fatal, c'est une malédiction qu'ils ont jetée sur nous... Ils nous ont rendus parjures envers ceux qui sont morts, ils ont mis dans notre cœur un amour qui le déchire! Pour cet amour, je me hais, j'ai honte de moi-même; mais il est le plus fort... il me brise, il m'écrase (montrant Georges), et je te prie pour lui! Maté-Oumo, respecteras-tu sa vie?

MATÉ-OUMO, indiquant Blanche.

Tu refusais de respecter la sienne, à elle!

AKAHIVA.

A elle?... Eh bien, que ce soit une trêve entre nous, une trêve d'un jour.

MATÉ-OUMO.

Pourquoi un jour?

AKAHIVA.

Parce que demain nous irons ensemble sur la tombe de ceux que nous avons perdus... et ceux-là nous diront notre devoir.

MATÉ-OUMO.

J'attendrai. (Se tournant vers les sauvages qui sont entrés pendant ce qui précède.) Emmenez les prisonniers.

AKAHIVA.

Et pour être bien certaine que tu ne laisseras pas partir la mère, je garde l'enfant!

GEORGES.

Toi?...

BLANCHE.

Mon fils!... (Elle s'élance vers lui.)

AKAHIVA.

As-tu peur pour lui?

BLANCHE.

Non... Akahiva! Les enfants... quand leur mère n'est plus là, c'est Dieu qui les protége.

AKAHIVA.

Dieu?

(Les sauvages emmènent Georges et Blanche. — Tout le monde sort, à l'exception d'Akahiva, qui reste avec l'enfant.)

SCÈNE IX.

AKAHIVA, L'ENFANT.

AKAHIVA.

Cet enfant! sans lui qui l'attache à la vie, Blanche aurait bravé Maté-Oumo, et je serais vengée maintenant... je n'aurais plus de rivale. Oui, sa vie à lui, c'est ma vengeance avortée, c'est ma haine inassouvie, c'est mon malheur... (En disant ces mots elle étreint l'enfant avec fureur.)

L'ENFANT.

Tu me fais mal, Akahiva, tu me fais bien mal!... pourquoi ça? je t'aime bien, moi.

AKAHIVA, avec une ironie sauvage.

Tu m'aimes!

L'ENFANT.

Oui, sur le vaisseau, quand je te voyais triste, j'avais toujours envie de pleurer avec toi... ou d'aller t'embrasser. (Il lui jette les bras autour du cou.)

AKAHIVA, se dégageant.

M'embrasser!... Laisse-moi!... (Elle va le repousser, s'arrête et le regarde en face.) Il a les yeux de son père.

L'ENFANT.

Pourquoi donc étais-tu en colère contre moi tout à l'heure? dis!...

AKAHIVA.

Contre toi, contre eux tous... Ah! j'ai le droit de les haïr... Ils ont tué ma mère!

L'ENFANT.

Pauvre Akahiva! Ce sont des méchants.

AKAHIVA, s'animant.

Oui, des cruels, et il faut bien que je la venge.

L'ENFANT.

Non... on ne doit pas se venger.

AKAHIVA.

Qui prétend cela?

L'ENFANT.

Maman aussi croyait que mon petit père était mort, et je disais : quand je serai grand, je tuerai tous ceux qui l'ont tué.

AKAHIVA.

Ah! c'était le cri de ton âme!

L'ENFANT.

Mais maman me disait que c'était mal.

AKAHIVA.

Elle?... Elle te disait cela quand elle le croyait mort?

L'ENFANT.

Oui, elle disait qu'il fallait le pleurer et prier pour lui.

AKAHIVA.

Prier!!... (S'éloignant.) Sa religion n'est pas la nôtre.

L'ENFANT.

Et puis, maman disait : Quand on pense à son père ou à sa petite mère, si elle est morte, on fait sa prière, on joint ses mains ensemble, et on se met à deux genoux, comme ça...

Digitized by Google

(A Akahiva en s'agenouillant) Mets-toi donc à genoux, puisque ta petite mère est morte.

AKAHIVA, très-émue.

A... à genoux... moi.

L'ENFANT, l'attirant à lui.

Mais oui...

AKAHIVA, les yeux sur les siens.

Ah! ce regard, ce regard adoré... (Elle se laisse glisser à genoux.)

L'ENFANT.

Tiens... Mets tes deux mains comme ça, et puis dis avec moi : Mon Dieu, prenez mon cœur... Mais dis donc...

AKAHIVA, tremblant.

Mon... Dieu...

L'ENFANT.

Prenez... mon cœur.

AKAHIVA.

Prenez mon cœur.

L'ENFANT.

Ayez pitié de celle que j'ai perdue... recevez l'âme de ma mère.

AKAHIVA, pleurant.

Oh! oui... oui... Dieu grand, Dieu tout-puissant, ayez pitié de ceux que j'ai perdus... recevez l'âme de ma mère! (Elle laisse tomber sa tête dans ses mains et sanglote.)

L'ENFANT.

Ne pleure pas, Akahiva! ne pleure pas!

AKAHIVA, le couvrant de baisers et pleurant toujours.

Je ne pleure plus, mon enfant!

L'ENFANT.

Tu m'embrasses!... Vois-tu comme tu es bonne à présent que tu as fait ta prière!

AKAHIVA.

Oui, oui, je me sens meilleure!... je t'aime, pauvre petit, je l'aime et je veux que tu vives, et je voudrais te sauver!

BONAVENTURE, paraissant tout à coup.

Le sauver!... Et bien, donnez-le moi, je m'en charge.

AKAHIVA.

Toi?

BONAVENTURE.

Soyez tranquille! je réponds de lui!...

AKAHIVA.

Emporte-le!...

BONAVENTURE.

Mais je ne m'aviserai pas de le porter jusqu'au camp des Français; vos amis me rattraperaient...

AKAHIVA.

Va-t'en!

BONAVENTURE.

Oui, j'ai découvert, près d'ici, un bon endroit secret, un petit nid mystérieux où je vais le cacher, jusqu'au retour de M. de la Pérouse.

AKAHIVA.

Mais va-t'en! va-t'en donc! (Bonaventure sort avec l'enfant.)

SCÈNE X.

AKAHIVA, puis MATÉ-OUMO, et ensuite GEORGES, BLANCHE ET LES SAUVAGES.

AKAHIVA, seule.

Oui, va-t'en! car en le laissant partir avec toi, je trahis mon père... car le cœur d'Akahiva, qui s'est laissé fléchir par les larmes d'un enfant, pourrait se souvenir de celles que sa mère a versées...

MATÉ-OUMO, entrant et avec surprise.

Seule?

AKAHIVA.

Oui!

MATÉ-OUMO.

Où donc est l'enfant sur qui ma sœur devait veiller?...

AKAHIVA.

Il est libre, il est parti.

MATÉ-OUMO.

Libre!... parti!... qui a pu l'emmener, l'arracher à tes mains?...

AKAHIVA.

C'est volontairement que je l'ai remis à l'homme qui l'a emporté loin d'ici.

MATÉ-OUMO.

Toi? Akahiva! (Appelant.) Que mes frères accourent... (Les sauvages entrent avec Blanche.) Cherchez partout dans la forêt!... un homme est venu qui a emporté l'enfant de cette femme... (Ils font un mouvement de colère.)

BLANCHE.

Mon fils!... mon fils!... (Elle s'élance vers Akahiva.)

AKAHIVA, bas.

J'ai eu pitié de lui... que ton Dieu le sauve!

BLANCHE.

Merci, Akahiva, merci!

MATÉ-OUMO.

Dirigez vos recherches vers le camp de nos ennemis, et si le visage pâle se défend, qu'on le tue. (Les sauvages poussent des cris et se disposent à sortir.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MAGHA, BONAVENTURE, plusieurs sauvages amenant Bonaventure de force.

MAGHA.

Maté-Oumo!

MATÉ-OUMO.

Que veux-tu? quel est cet homme?

MAGHA.

De loin nous l'avons aperçu; il portait un enfant dans ses bras...

MATÉ-OUMO.

Lui?...

BLANCHE, bas.

C'est donc...

AKAHIVA, bas.

C'est à lui que je l'ai confié.

MATÉ-OUMO.

Et l'enfant?...

MAGHA.

Nous avons fait un détour dans la forêt pour leur barrer le passage, et quand nous sommes arrivés jusqu'à lui, l'homme était seul, l'enfant avait disparu.

AKAHIVA, comprenant.

Ah!...

BLANCHE.

Que signifie?...

AKAHIVA, bas.

Silence!...

MATÉ-OUMO.

Approche et parle...

BONAVENTURE.

Oui, sauvage; qu'est-ce que vous me voulez?

MATÉ-OUMO.

Où est l'enfant? qu'en as-tu fait?...

BONAVENTURE.

Permettez, respectables antropophages, c'est de la chair trop fraîche, ce petit-là, et je l'ai mis en sûreté pour vous empêcher d'y goûter.

MATÉ-OUMO.

En sûreté?

BONAVENTURE.

Jusqu'à ce que M. de la Pérouse et le détachement reviennent par ici.

MATÉ-OUMO.

Nous te forcerons de dire où il est.

BONAVENTURE.

Je ne crois pas, monsieur.

MATÉ-OUMO, avec ironie.

Ah! tu as un grand cœur!... (Il s'approche de lui avec menace.)

BLANCHE.

Mon ami...

BONAVENTURE.

Soyez tranquille, madame... je n'aurais peut-être pas de courage pour me défendre, mais j'en aurai assez pour mourir sans parler.

MATÉ-OUMO.

Et pour souffrir?

Digitized by Google

BONAVENTURE, avec effroi.

Souffrir !...

MATÉ-OUMO.

Magha, je te laisse avec ceux-là... tu le forceras à parler avant le retour de ses amis. — Que mes frères me suivent, nous chercherons pendant ce temps dans la forêt. (Il sort suivi d'une partie des sauvages; d'autres entourent Bonaventure.)

AKAHIVA.

Reste pour soutenir son courage à lui, car s'il parle, ils tueront l'enfant...

BLANCHE, désignant ceux qui s'éloignent.

Mais si les autres allaient le trouver?

AKAHIVA.

S'ils le trouvent...

BLANCHE.

Eh bien?...

AKAHIVA, brusquement.

Akahiva l'a épargné.

BLANCHE.

Ah !... (Elle veut lui saisir la main; Akahiva la retire brusquement, puis elle s'arrête la regarde avec moins de colère et sort.)

SCÈNE XII.

BONAVENTURE, MAGHA, BLANCHE, LES SAUVAGES.

BONAVENTURE, regardant les sauvages de côté.

Qu'est-ce qu'ils vont donc me faire? mon Dieu!

MAGHA.

Le prisonnier a-t-il réfléchi?...

BONAVENTURE.

Non, je n'ai pas réfléchi.

MAGHA.

Veut-il dire où il a caché l'enfant?

BONAVENTURE.

Allons donc! j'ai refusé quand c'était l'autre, le grand chef qui me le demandait, et tu crois que pour un petit chef... un chéfaillon... Jamais de la vie!...

MAGHA.

La langue parle d'elle-même quand le corps souffre trop... (Les sauvages forment un groupe et se parlent bas.)

BONAVENTURE.

Hein?... ils se consultent... (A Blanche.) Ils vont me faire subir d'horribles tortures, madame...

BLANCHE.

Oh! je n'ose plus vous prier, je n'ose plus vous montrer mes larmes.

BONAVENTURE.

Oh! s'il ne s'agissait que de mourir pour le sauver, le petit! Je n'ai plus tant de bonheur à attendre sur terre et je répondrais bien de moi; mais ce sont les tortures qui me font trembler...

MAGHA.

Ta volonté est-elle toujours la même?... (Blanche fait un mouvement et passe au milieu.)

BLANCHE.

Non! non! il va...

BONAVENTURE.

Toujours la même.

MAGHA.

Elle ne changera pas si tu vois couler ton sang?...

BONAVENTURE, avec effroi.

Mon sang!...

MAGHA.

Si ta chair déchirée par lambeaux est arraché de tes os...

BLANCHE, avec terreur.

Ah!... (Les sauvages l'entourent.)

BONAVENTURE, bas.

C'est bien horrible... et j'ai peur de parler... Si je pouvais mourir d'un seul coup...

MAGHA et les autres entourent Bonaventure avec menace.

Allons!... (Il le menace de son couteau.)

BONAVENTURE.

Attends! (A part.) Ah! j'ai trouvé... Je crois que je ne parlerai pas.

MAGHA.

Tu es prêt à mourir?...

BONAVENTURE.

Mourir, moi?... mais apprenez donc, sauvages, que je n'ai rien à craindre de vous.

MAGHA, avec ironie.

Rien à craindre?

BONAVENTURE.

Rien du tout! ça vous étonne? Mais... c'est que nous avons, nous autres, des secrets que vous ne connaissez pas... nous sommes de grands enchanteurs, nous, nous sommes de grands sorciers, nous autres!...

MAGHA.

Des sorciers...

BONAVENTURE.

Et le pouvoir de ma science me rend invulnérable.

MAGHA.

Toi?

BONAVENTURE.

Oui, moi, et voilà pourquoi je ris de tes menaces, je me moque de tes tortures! Vous voulez me faire parler? allons donc! mais je n'aurais qu'à prononcer des paroles magiques, en faisant un signe sur ma poitrine, et ton couteau se briserait sans entrer dans ma chair.

MAGHA.

Mon couteau!

BONAVENTURE.

Tiens, je vais dire les paroles... (Bas.) Dieu de miséricorde c'est pour sauver le petit, recevez mon âme!... (Haut, et lui tendant sa poitrine.) A présent, essaye... essaye donc si tu l'oses.

MAGHA.

Si je l'ose!... (Il lui plonge son couteau dans la poitrine et reste confondu ainsi que tous les autres.)

BLANCHE, jetant un cri.

Ah! (Elle court vers lui.)

BONAVENTURE, tombant.

Je n'ai pas trop souffert... et... je n'ai pas parlé.

BLANCHE.

Ah! mon ami, c'est pour moi, c'est pour moi!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MATÉ-OUMO. TOUS LES SAUVAGES, qui reviennent précipitamment, amenant GEORGES avec eux.

GEORGES, apercevant Bonaventure.

Que vois-je?... lui, blessé, mourant...

BLANCHE.

Oui, pour nous, pour ne pas trahir l'asile de notre enfant.

GEORGES.

Oh! le malheureux!.

BONAVENTURE se soulève pour parler. Magha rampe auprès de lui et écoute ses paroles sans être vu.

A... à deux cents pas... d'ici... dans le creux d'un latanier... l'enfant... (Avec un dernier effort.) Ah! ah!... j'aimais bien Bobinette!... (Il meurt.)

GEORGES.

Mort! (Blanche se cache le visage.)

(Magha s'éloigne et va parler bas aux autres sauvages.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA PÉROUSE, TOUT LE DÉTACHEMENT, garnissant les hauteurs.

TOUS, les apercevant.

Les voilà!

LA PÉROUSE.

Blanche! Georges!... cette fois nous vous arracherons de leurs mains... (Aux sauvages.) Consentez-vous enfin à nous les rendre?

MATÉ-OUMO.

Vous la rendre... elle!... jamais!...

LA PÉROUSE.

C'est donc la guerre que vous voulez?...

TOUS LES SAUVAGES.

Oui, la guerre! la guerre! (Ils se mettent en défense; les marins apprêtent leurs armes.)

LA PÉROUSE.

Ne savez-vous pas que vos armes sont impuissantes contre les nôtres?... Malheureux, ne savez-vous pas que sur un ordre,

Digitized by Google

sur une parole de moi, la mort va décimer vos rangs?... Pour la dernière fois, rendez vos prisonniers...

MATÉ-OUMO.

Non!

TOUS.

Non! non!...

LA PÉROUSE.

Eh bien... (Aux soldats et aux marins.) Apprêtez vos armes!... on joue!...

AKAHIVA, paraissant.

Arrêtez!... arrêtez!... (Amenant Maté-Oumo sur le devant du théâtre.) Frère, pourquoi faire couler tant de sang?... Les enfants de Dacoma n'étaient pas nés pour être heureux... que le malheur ne les rende pas cruels... (Montrant Blanche et Georges.) Ceux-là ne nous aimeront jamais... Je n'aurai pas le courage de voir mourir Georges, et tu n'as pas eu, toi-même, la force de la tuer, elle...

MATÉ-OUMO, tristement.

C'est vrai, c'est vrai.

MAGHA.

Que le chef ordonne!

LA PÉROUSE.

J'attends.

MATÉ-OUMO.

Qu'ils partent, qu'ils retournent parmi leurs frères, et que la colère de ceux qui restent sans vengeance retombe sur nous seuls!

LA PÉROUSE.

Partons!... bientôt notre nouveau bâtiment nous emportera loin de cette île...

GEORGES, à Blanche.

Nous, allons chercher notre fils.

MAGHA, à la tête des sauvages.

Vous n'irez pas!

GEORGES.

Qui nous en empêchera?

MAGHA.

Maté-Oumo a trahi ses frères, il n'est plus notre chef. L'enfant est de ce côté de la forêt, vous n'arriverez pas jusqu'à lui.

LA PÉROUSE, aux marins.

En avant, camarades! et feu sur l'ennemi!

GEORGES.

En avant! (Le combat s'engage, et le rideau baisse.)

ACTE CINQUIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

Dans les glaces du pôle sud. Une espèce de tente dressée par les naufragés. Au fond, au-dessus de la tente, apparaissent des pics de glace.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PÉROUSE, GEORGES, BLANCHE, tenant son enfant endormi sur ses genoux, MISAINE, NICOLE et QUELQUES MATELOTS, tous pâles et abattus, étendus sur la glace.

GEORGES, avec accablement.

Trois mois!... trois mois de douleurs, de souffrances inouïes!

BLANCHE.

Une mort terrible doit-elle seule mettre un terme à nos maux?...

LA PÉROUSE.

Hélas! nous n'avions, en nous embarquant sur notre nouveau navire, ni compas ni boussole; et lorsque la tempête s'est déchaînée furieuse contre nous, lorsque le vent nous eut poussés pendant vingt jours, malgré nos efforts désespérés, nous avions parcouru un espace immense, et le bâtiment voguait au milieu des glaces du pôle sud qui nous ont enfermés dans une immense prison. Et comme si c'était trop peu de malheurs, les privations les plus horribles sont venues fondre sur nous, la maladie nous a décimés, les vivres que nous avions embarqués se sont épuisés peu à peu, les misérables restes que nous en gardons, quelques barils d'eau-de-vie, un peu de biscuit gâté par l'eau de mer, ne soutiendront que peu de jours ceux qui n'ont pas encore succombé. Ah! les morts sont heureux, Georges! les morts sont heureux!

GEORGES.

Ah! vous voyez bien que nos misères sont à leur comble, car voilà que l'âme si courageuse et si forte de la Pérouse demande à retourner vers Dieu!...

LA PÉROUSE, avec énergie.

Non... je n'ai pas dit cela! non, je n'ai pas appelé la mort, car je dois accomplir mon devoir jusqu'à la fin; tant qu'un seul de ces malheureux confiés à ma garde souffrira, quelle que soit ma souffrance, je demanderai au ciel de me laisser vivre pour ranimer son courage. Tant qu'un seul gardera un souffle de vie je trouverai de la force pour le soutenir, du calme pour le consoler; et si je dois rester seul au milieu de ce désert immense, une dernière prière s'élèvera pour vous vers le ciel, un dernier cri s'en ira vers la France, et mon âme désespérée, mais fidèle au devoir, s'en retournera vers Dieu.

BLANCHE, montrant l'enfant.

Georges, Georges! le voilà qui s'éveille... Regarde comme son pauvre petit visage est pâle!... comme ses membres sont bleuis par le froid! et ne pouvoir le réchauffer! Oh! le voir s'éteindre dans une lente agonie!...

GEORGES.

Tais-toi, tais-toi, Blanche!

LE PETIT GEORGES.

Maman, j'ai froid!...

BLANCHE.

Mon enfant, mon enfant...

LE PETIT GEORGES.

J'ai faim... j'ai bien faim, maman!

GEORGES, avec désespoir.

Oh! je ne peux pas entendre cela! Ouvrez-moi donc les veines, pour que je lui verse mon sang. Georges, mon enfant!...

LE PETIT GEORGES, montrant Blanche, qui fond en larmes.

Il ne faut pas pleurer, petit père, tu fais pleurer maman.

BLANCHE.

Secourez-le donc, mon Dieu, vous voyez que c'est un de vos anges.

SCÈNE II.

LES MÊMES, AKAHIVA, MATÉ-OUMO, portant deux oiseaux de mer.

MATÉ-OUMO.

Blanche!

BLANCHE.

Qui m'appelle?

AKAHIVA.

Nous...

MATÉ-OUMO.

La faim ne tuera pas ton fils. Maté-Oumo lui a gardé une part de sa chasse.

BLANCHE.

Se peut-il?

GEORGES.

Vous!

AKAHIVA.

Tenez!... (Elle leur présente deux oiseaux de mer.)

TOUS LES MATELOTS, les entourant avec avidité.

Ah!

AKAHIVA, les éloignant de la main.

Pour l'enfant d'abord. (Murmures parmi les matelots.)

MISAINE.

Elle a raison, ne nous jetons pas sur le rôti!... Confiez-nous les bécasses de mer, nous allons lui assaisonner ça, à ce petit, Nicolas et moi.

AKAHIVA.

Vous?...

MISAINE.

Ah! nous l'aimons, c't'enfant, autant que l'aimait ce pauvre bonhomme de Bonaventure, qui doit être bien chaudement là-haut, lui. Viens, petit... (Il prend les deux oiseaux de mer et sort avec Nicole.)

LA PÉROUSE.

Venez, camarades; allons interroger le ciel... peut-être ne sera-t-il pas toujours inflexible. (Il sort avec les matelots.)

GEORGES.

Maté-Oumo, nous bénissons le hasard qui nous a fait rencontrer en pleine mer votre pirogue, battue par la tempête.

AKAHIVA.

Ce n'est pas le hasard qui nous a jetés sur la route que suivait votre navire.

Digitized by Google

BLANCHE.

Et, pour nous suivre, vous avez abandonné votre pays?... Vous vous exposiez à une mort certaine; car dès le lendemain un ouragan terrible s'était élevé...

GEORGES.

Et il allait submerger votre barque, lorsque nous vous avons aperçus, et nous avons pu venir à votre secours. Mais, hélas! ce ne fut que pour vous associer à notre désastre!

AKAHIVA.

Maté-Oumo est un homme courageux, plus brave que le danger, plus fort que la douleur... Moi, j'ai depuis longtemps appris la souffrance... Je suis forte aussi, je ne me plains pas.

BLANCHE.

Bonne Akahiva!... (Elle va pour prendre la main d'Akahiva.)

AKAHIVA, la retirant involontairement.

Blanche, songes à ton fils!...

BLANCHE.

Mon fils!...

MISAINE, rentrant avec Nicole.

C'est fait. Ça n'a pas été long; mais ça a un fameux fumet.

GEORGES, à Maté-Oumo et à Akahiva.

C'est encore un jour d'espérance, un jour de salut que le Ciel nous envoie par vous! (Ils sortent. Misaine retient Nicole.)

SCÈNE III.

MISAINE, NICOLE.

MISAINE.

Nicolas, j'ai quelque chose à te dire...

NICOLE.

A moi? Qu'est-ce que c'est, Misaine?

MISAINE.

Vois-tu, petit, ces deux sauvages veillent sur mon lieutenant et sur sa famille, ni plus ni moins que deux bons Dieux, pas vrai?...

NICOLE.

Eh bien?

MISAINE.

Eh bien, petit, j'ai comme un pressentiment qu'ils le sauveront.

NICOLE.

Eh bien, tant mieux!

MISAINE.

Oui, petit, oui, tant mieux; mais si mon lieutenant doit être sauvé, c'est un signe que je mourrai bientôt. Aussi, mon bonhomme, je prends mes précautions.

NICOLE.

Tes précautions?...

MISAINE.

Et s'il arrive que tu aies la chance d'en réchapper toi-même... si tu retournes là-bas, en Bretagne, et que tu revoies ta sœur... tu lui remettras cette lettre, que j'ai écrite en secret pour elle.

NICOLE.

Pour elle! pour Nicole!... (Regardant la lettre.) Une lettre de toi! de toi!... Ah! voyons... voyons vite!... (Elle l'ouvre.)

MISAINE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que tu fais donc?...

NICOLE.

Tiens, c'est écrit en rouge...

MISAINE.

Dame!... il n'y avait plus d'encre ici...

NICOLE, lisant.

« Ma chère et bien-aimée Nicole... »

MISAINE, lui prenant la lettre.

Mais je te dis que ce n'est que pour elle...

NICOLE.

Et je te dis qu'elle n'a pas de secret pour moi; d'ailleurs, si tu veux qu'elle sache ce qu'il y a là-dedans, faut absolument que je le sache moi-même...

MISAINE.

Absolument?... Alors... Eh bien, écoute donc... (Il lit.) « Ma chère et bien-aimée Nicole... Je ne suis ni beau ni spirituel, et c'est pour te paraître plus aimable que j'aurais voulu te rapporter de la fortune... »

NICOLE.

Ah! il y a ça?...

MISAINE, lisant.

« C'est pour ça que j'ai tenu à partir; mais je n'ai pas eu de chance jusqu'à ce jour. Et je crois, ma pauvre amie, que je vais faire mon dernier voyage. Je ne te demande pas de m'attendre, ça durerait trop longtemps. Marie-toi donc, si c'est ton idée; tu pourras peut-être trouver un plus bel homme, mais tu n'en trouveras pas un qui t'aime davantage. Adieu, Nicole, pense quelquefois, si c'est possible, à celui qui n'a jamais cessé de te chérir et qui se dit en mourant,

« Ton ami pour la vie,

« Jean-Benoît BATTENDIER, *dit* MISAINE. »

NICOLE, très-attendrie.

Mon bon Misaine!... C'est toi, toi qui as écrit ça?...

MISAINE.

Dame, y a pas d'écrivains publics ici...

NICOLE.

Tant d'affection, de bonté d'âme... Ah! tiens, faut que je t'embrasse. (Elle l'embrasse.)

MISAINE, se dégageant.

Laisse-moi, petit... laisse-moi, quand tu me serres comme ça... vois-tu... je me me figure que c'est elle, et alors le cœur me bat d'une force...

NICOLE.

Et si tu ne te trompais pas!... si c'était moi, en effet...

MISAINE.

Oui, toi?... Toi, elle? elle, toi!... il serait possible!...

NICOLE.

Mais oui, c'est bien moi, c'est moi, Misaine, je suis Nicole.

MISAINE.

Nicole, ma pauvre Nicole! (Il l'embrasse.)

NICOLE.

V'là la lettre tout arrivée, tu es content, n'est-ce pas?

MISAINE.

Si je suis content!... Mais c'est-à-dire que je suis... que je... Eh bien! non, non, quand je songe aux dangers qui nous entourent, au sort qui t'est réservé de même qu'à nous tous, je suis comme ce pauvre défunt Bonaventure avec sa Bobinette, et j'aimerais mieux te savoir mariée avec un autre, et mère de quatorze gros enfants, que de trembler pour ta vie...

NICOLE.

Merci, Misaine... Eh bien! moi... j'aime mieux être avec toi!...

MISAINE.

Vrai? (Il l'embrasse.)

NICOLE.

Chut! v'là le commandant.

MISAINE.

Le commandant!... (A la Pérouse qui entre.) Ah! pardon, mon commandant, mais... c'est que...

LA PÉROUSE, tristement.

Laissez-moi... rejoignez vos camarades... J'ai besoin d'être seul, de prendre quelques instants de repos.

MISAINE.

Oui, commandant. (A Nicole.) Viens, Nicolas... (Se reprenant.) C'est-à-dire... Enfin, c'est égal, viens toujours, et je ne te quitte plus d'une semelle... (Sortant avec Nicole, en regardant la Pérouse qui s'est à demi couché sur une espèce de lit fait de toiles et de manteaux.) Pauvre homme! il a encore l'air plus abattu que d'habitude. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LA PÉROUSE, seul.

Lorsque je suis devant eux, j'affecte une énergie que je n'ai plus... Tant de fatigues, tant de souffrances m'ont brisé!... je suis à bout de forces et de courage!... (Il s'étend tout à fait.) Le sommeil m'accable; ce froid mortel ne cessera-t-il donc jamais? ces glaces doivent-elles être notre sépulcre à tous? n'est-il pas un d'entre nous qui doive revoir la France?... Oh! c'est bien horrible de penser que tandis qu'ici nous souffrons si cruellement pour la gloire de notre pays, peut-être que là-bas on nous a oubliés, et que nous allons mourir sans un souvenir, sans un regret, sans une larme!... (S'endormant peu à peu.) Oh! ce doute... est-ce une douleur... de plus...

(En prononçant ces mots, ses yeux se ferment tout à fait. Il s'endort. Le jour a baissé. Alors le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir, au milieu d'un foyer de lumière, l'intérieur de l'assemblée législative en 1791.

Digitized by Google

SEPTIÈME TABLEAU.

L'Assemblée législative.

Au fond, les tribunes garnies de monde. Au-dessous, les gradins où sont assis les membres de l'assemblée. A gauche, la tribune et le bureau du président et de ses secrétaires.

LE PRÉSIDENT, se levant.

Au nom de la France, l'assemblée, profondément alarmée de ne plus recevoir de nouvelles des frégates l'*Astrolabe* et la *Boussole*, profondément touchée du malheur qui doit avois frappé M. de la Pérouse et ses compagnons, des souffrance qu'ils subissent encore en ce moment peut-être...

LA PÉROUSE, endormi, se soulevant à demi et étendant la main.

Ah! oui... oui...

LE PRÉSIDENT.

L'assemblée décrète à l'unanimité qu'il sera donné des ordres pour faire rechercher, par tous les moyens possibles, les deux frégates commandées par le brave la Pérouse, afin que si nos marins étaient rencontrés, il leur soit donné assistance et procuré tous les moyens de revenir dans leur patrie. (Applaudissements dans l'assemblée.)

LA PÉROUSE.

Merci, merci... mes frères!

LE PRÉSIDENT.

L'assemblée décrète en outre qu'une expédition sera envoyée dans les mers du Sud à la recherche de ces citoyens, nobles victimes de leur dévouement à la France... (Nouveaux applaudissements.)

CRIS DE LA FOULE.

Vive l'assemblée! vive la France!...

(Le fond se referme.)

LA PÉROUSE, se soulevant tout à fait.

Ah! soyez bénis, nos amis, nos frères, soyez... (S'éveillant tout à coup.) Ah!... Était-ce un songe? était une vision que Dieu m'envoyait?... Serait-il vrai que l'on songeât à nous?... Oui, la France est un noble pays, une mère qui se souvient de ses enfants... elle a envoyé à notre secours! Ce rêve m'a rendu l'espoir! il a ranimé mon courage!...

SCÈNE V.

LA PÉROUSE, GEORGES.

GEORGES, entrant précipitamment.

Commandant! commandant!

LA PÉROUSE.

Eh bien! Georges, qu'y a-t-il? Pourquoi cette agitation? qu'est-il arrivé?

GEORGES.

Une sorte de vertige s'est emparée de l'équipage. Ces malheureux, las de souffrir sans espoir, parlent d'en finir d'un seul coup... ils disent que la cantine renferme encore deux tonnes de rhum et d'eau-de-vie, et qu'il faut qu'on les leur livre, parce qu'ils aiment mieux mourir après un jour d'ivresse qu'après vingt jours de privations et de souffrances. Ils disent qu'ils veulent incendier le navire pour se réchauffer une dernière fois!

LA PÉROUSE.

Les malheureux! Oh! viens! courons, courons! (Ils sortent.)

Changement à vue.

HUITIÈME TABLEAU.

Une plaine de glace. Le vaisseau à moitié désemparé et couvert de givre et de neige. Au fond, de grandes aiguilles de glace se perdent dans un ciel brumeux.

SCÈNE VI.

MISAINE, NICOLE, MATELOTS entourant le vaisseau comme pour le protéger; d'autres, commandés par VA-DE-L'AVANT, qui porte une torche, veulent s'approcher du bâtiment.

TOUS, parlant à la fois.

Oui! oui! Non! Le feu! Le feu!

MISAINE.

Ah! çà, vous tairez-vous enfin?... Si vous criez comme ça tous à la fois, il n'y aura jamais moyen de s'entendre!

PLUSIEURS.

C'est vrai! c'est vrai!... Écoutons-le!...

D'AUTRES.

Non! le feu! le feu!

MISAINE.

Vous vous êtes emparé de l'eau-de-vie et du rhum, et vous voulez encore brûler le vaisseau?...

VA-DE-L'AVANT.

Oui! nous sommes destinés à mourir! Eh bien! nous voulons nous sentir encore une fois ranimés par la chaleur!...

PREMIER GROUPE DE MATELOTS.

Il a raison! il a raison!...

DEUXIÈME GROUPE DE MATELOTS.

Non! non!... A bas les incendiaires!... (Mêlée générale. Va-de-l'avant repousse ceux qui cherchaient à le retenir et s'élance vers le bâtiment, la torche à la main, lorsque la Pérouse paraît.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA PÉROUSE, suivi de GEORGES et de BLANCHE, portant son enfant.

LA PÉROUSE.

Arrêtez!...

TOUS.

Le commandant!

VA-DE-L'AVANT.

Eh bien, après?... Allons, en avant camarades...

LA PÉROUSE.

Arrière!... Je vous l'ordonne; malheur au premier qui avancera d'un pas.

VA-DE-L'AVANT.

Et qu'est-ce qu'on lui fera, commandant? on le tuera, dites?... Eh bien, ça sera lui rendre service.

LA PÉROUSE.

Non, je ne le tuerai pas; mais s'il est un seul qui ose me désobéir, au jour où le malheur rend mon autorité plus sacrée, celui-là sera déclaré indigne du pieux souvenir que la patrie nous garde. (Les matelots hésitent, un murmure s'élève de la foule.) Hésitez-vous encore? Allons, que le plus hardi d'entre-vous donne l'exemple aux autres... venez anéantir ce dernier espoir de délivrance, je suis à mon bord, moi je ne le quitterai pas, vous m'y verrez mourir enveloppé dans ce pavillon, offrande sacrée de vos mères et de vos sœurs.

GEORGES.

Amis! vive le commandant!

TOUS.

Vive le commandant! (En ce moment un grand bruit se fait entendre.)

LA PÉROUSE.

Écoutez!... écoutez?...

BLANCHE.

Quel est ce bruit terrible?

LA PÉROUSE.

C'est comme un sourd gémissement.

GEORGES.

Et là... là... sous nos pieds... ne sentez-vous pas trembler cette glace qui nous porte?...

LA PÉROUSE.

Oui, c'est la mer qui s'agite... et cherche à rompre sa prison...

MISAINE.

Ah! mon Dieu! c'est la débâcle!...

TOUS.

Là débâcle!...

LA PÉROUSE.

Le ciel a entendu notre prière!... Les flots déchaînés vont briser leurs entraves! Au navire! mes amis!... au navire!...

TOUS.

Au navire!... (Une partie des matelots montent sur le bâtiment.)

LA PÉROUSE, à Georges.

Lieutenant, gardez une partie de nos hommes; déjà le bâtiment se dégage, qu'ils s'efforcent de le relever tout à fait...

GEORGES.

Oui, commandant... (Il entoure avec quelques marins le bâtiment, qu'ils dégagent des glaces qui l'enserrent.)

LA PÉROUSE.

Allons, enfants, nous sommes trop chargés par le haut!... Amenez les basses-vergues!

LE SECOND.

Amenez les basses-vergues!

(Le vaisseau se redresse et tourne sur lui-même.)

Digitized by Google

MISAINE, qui est resté sur les glaces, poussant un cri.)

Ah! les glaces se rompent!

LA PÉROUSE.

Venez, venez tous...

TOUS.

Au navire! (On voit la glace se séparer par blocs et voguer sur la mer.)

GEORGES, qui est monté sur le vaisseau.

Arrêtez! la glace a brisé le navire, il fait eau de toute part, la cale est remplie, et nous coulons bas...

TOUS, criant.

Ah!...

LA PÉROUSE.

Tout le monde aux pompes!

TOUS.

Tout le monde aux pompes!

GEORGES.

Il est trop tard, commandant!... l'eau gagne l'entre-pont.

(Les uns s'élancent hors du bâtiment pour se jeter sur les glaces, tandis que ceux qui étaient restés en bas, sentant la glace qui manque sous leurs pieds, s'accrochent au vaisseau. Scène de désolation générale.)

LA PÉROUSE.

Nous sommes tous perdus...

TOUS.

Perdus! perdus!...

LA PÉROUSE.

Enfants, une dernière prière pour le salut de notre âme!... Tout le monde à genoux... (On s'agenouille.) un dernier cri d'adieu à la patrie; vive la France!...

TOUS.

Vive la France!

(Pendant ces dernières paroles, on voit le vaisseau s'enfoncer avec tous les hommes qu'il porte, en même temps que les glaces brisées entraînent ceux qui n'avaient encore pu trouver place sur le bâtiment. A mesure que le navire s'enfonce, on voit monter Georges au hunier, portant l'enfant, pendu à son cou; il soutient Blanche d'une main, tandis que de l'autre il s'aide à grimper.)

GEORGES.

Seigneur! sauvez du moins l'enfant!

BLANCHE.

Oui, oui, mon Dieu, sauvez du moins l'enfant!

(Akahiva et Maté-Oumo paraissent, montés sur leur pirogue.)

GEORGES.

Au secours! au secours!

MATÉ-OUMO et AKAHIVA.

Courage, Georges, courage!.. (Ils rament avec énergie et arrivent près de lui.)

GEORGES.

L'enfant! l'enfant!...

(Au moment où il dit ces paroles le bâtiment s'est englouti tout entier. Georges et Blanche ont disparu; mais on voit encore les deux bras de Georges soutenant l'enfant hors de l'eau.)

AKAHIVA.

Viens! viens!... (Elle saisit l'enfant.)

MATÉ-OUMO.

Blanche! Blanche!

(Georges reparaît, s'accroche à la barque, dans laquelle il monte, tirant Blanche après lui.

Pendant ce temps la mer s'est tout à fait calmée, le ciel s'est éclairci, et les glaces ont disparu.)

NEUVIÈME TABLEAU.

GEORGES.

Seigneur! après nous avoir tirés de l'abîme, nous abandonnerez-vous encore?

MATÉ-OUMO, étendant la main.

Non, là-bas, la terre; regardez! regardez!

AKAHIVA.

Le salut! le salut!...

FIN

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

Digitized by Google